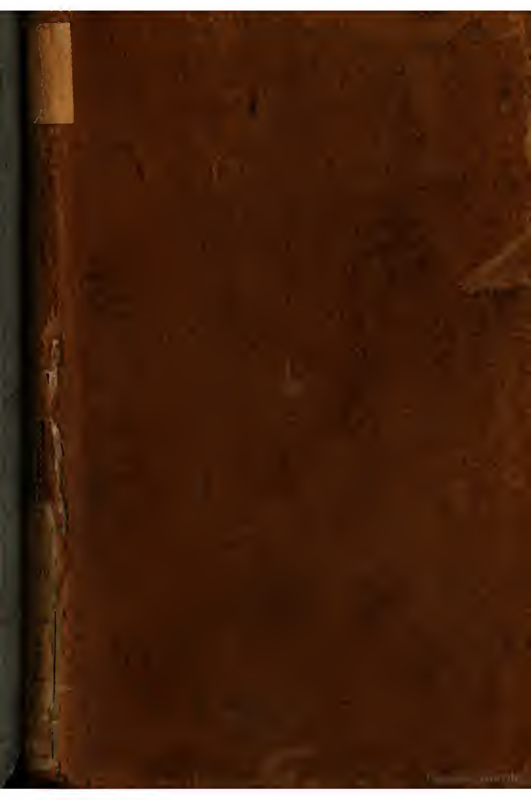
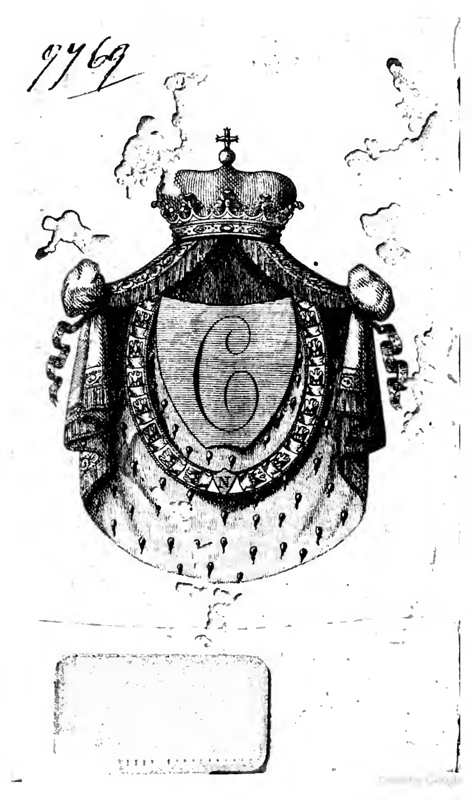




LES LIAISONS DANGEREUSES.

LES LIAISONS DANGEREUSES,

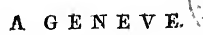
Ou Lettres recueillies dans une société, et publiées pour l'instruction de quelques autres.

PAR C..... DE L....

J'ai vu les mœurs de mon temps, et j'ai publié ces Lettres.

J. J. Rous. *Préf. de la nouv. Hél.*

TROISIÈME PARTIE.



A GENEVE.

1792.

Digitized by Google

LES LIAISONS DANGEREUSES.

LETTRE LXXXVIII.

CÉCILE VOLANGES au vicomte DE VALMONT.

MALGRÉ tout le plaisir que j'ai, Monsieur, à recevoir les lettres de M. le chevalier Danceny, et quoique je ne desire pas moins que lui que nous puissions nous voir encore, sans qu'on puisse nous en empêcher; je n'ai pas osé cependant faire ce que vous me proposez. Premièrement, c'est trop dangereux : cette clef que vous voulez que je mette à la place de l'autre, lui ressemble bien assez à la vérité; mais pourtant, il ne laisse pas d'y avoir encore de la différence, et maman regarde à tout, et s'apperçoit de tout. De plus, quoiqu'on ne s'en soit pas encore servi

depuis que nous sommes ici, il ne faut qu'un malheur; et si on s'en apperçevoit, je serois perdue pour toujours. Et puis, il me semble aussi que ce seroit bien mal; faire comme cela une double clef, c'est bien fort! Il est vrai que c'est vous qui auriez la bonté de vous en charger : mais, malgré cela, si on le savoit, je n'en porterois pas moins le blâme et la faute, puisque ce seroit pour moi que vous l'auriez faite. Enfin, j'ai voulu essayer deux fois de la prendre : certainement cela seroit bien facile, si c'étoit toute autre chose : mais je ne sais pas pourquoi je me suis toujours mise à trembler, et n'en ai jamais eu le courage. Je crois donc qu'il vaut mieux rester comme nous sommes.

Si vous avez toujours la bonté d'être aussi complaisant que jusqu'ici, vous trouverez toujours bien le moyen de me remettre une lettre. Même pour la dernière, sans le malheur qui a voulu que vous vous retourniez tout de suite

dans un certain moment, nous aurions eu bien aisé. Je sens bien que vous ne pouvez pas, comme moi, ne songer qu'à ça; mais j'aime mieux avoir plus de patience et ne pas tant risquer. Je suis sûre que M. Danceny diroit comme moi: car toutes les fois qu'il vouloit quelque chose qui me faisoit trop de peine, il consentoit toujours que cela ne fût pas.

Je vous remettrai, Monsieur, en même-temps que cette lettre, la vôtre, celle de M. Danceny, et votre clef. Je n'en suis pas moins reconnoissante de toutes vos bontés; je vous prie bien de me les continuer. Il est bien vrai que je suis bien malheureuse, et que sans vous je le serois encore bien davantage: mais, après tout, c'est ma mère; il faut bien prendre patience. Et pourvu que M. Danceny m'aime toujours, et que vous ne m'abandonniez pas, il viendra peut-être un temps plus heureux.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec

bien de la reconnoissance, votre très-humble et très-obéissante servante.

De. . . . ce 26 septembre 17**.

LETTRE LXXXIX.

Le vicomte DE VALMONT au chevalier DANCENY.

Si vos affaires ne vont pas toujours aussi vîte que vous le voudriez, mon ami, ce n'est pas tout-à-fait à moi qu'il faut vous en prendre. J'ai ici plus d'un obstacle à vaincre. La vigilance et la sévérité de madame de Volanges ne sont pas les seuls; votre jeune amie m'en oppose aussi quelques-uns. Soit froideur ou timidité, elle ne fait pas toujours ce que je lui conseille, et je crois cependant savoir mieux qu'elle ce qu'il faut faire.

J'avois trouvé un moyen simple, commode et sûr de lui remetre vos lettres, et même de faciliter, par la

suite, les entrevues que vous desirez : mais je n'ai pu la décider à s'en servir. J'en suis d'autant plus affligé, que je n'en vois pas d'autre pour vous rapprocher d'elle ; et que même pour votre correspondance, je crains sans cesse de nous compromettre tous trois. Or, vous jugez que je ne veux ni courir ce risque-là, ni vous y exposer l'un et l'autre.

Je serois pourtant vraiment peiné que le peu de confiance de votre petite amie, m'empêchât de vous être utile ; peut-être feriez-vous bien de lui en écrire. Voyez ce que vous voulez faire, c'est à vous seul à décider ; car ce n'est pas assez de servir ses amis, il faut encore les servir à leur manière. Ce pourroit être aussi une façon de plus, de vous assurer de ses sentimens pour vous ; car la femme qui garde une volonté à elle, n'aime pas autant qu'elle le dit.

Ce n'est pas que je soupçonne votre maîtresse d'inconstance : mais elle est

bien jeune ; elle a grand-peur de sa maman, qui, comme vous le savez, ne cherche qu'à vous nuire ; et peut-être seroit-il dangereux de rester trop long-temps sans l'occuper de vous. N'allez pas cependant vous inquiéter à un certain point, de ce que je vous dis-là. Je n'ai dans le fond nulle raison de méfiance ; c'est uniquement la sollicitude de l'amitié.

Je ne vous écris pas plus longuement, parce que j'ai bien aussi quelques affaires pour mon compte. Je ne suis pas aussi avancé que vous : mais j'aime autant, et cela console ; et quand je ne réussirois pas pour moi, si je parviens à vous être utile, je trouverai que j'ai bien employé mon temps. Adieu, mon ami.

Au château de.... ce 26 septembre 17**.

LETTRE XC.

La présidente DE TOURVEL *au vicomte* DE VALMONT.

Je desire beaucoup, Monsieur, que cette lettre ne vous fasse aucune peine; ou, si elle doit vous en causer, qu'au moins elle puisse être adoucie par celle que j'éprouve en vous l'écrivant. Vous devez me connoître assez à présent pour être bien sûr que ma volonté n'est pas de vous affliger; mais vous, sans doute, vous ne voudriez pas non plus me plonger dans un désespoir éternel. Je vous conjure donc, au nom de l'amitié tendre que je vous ai promise, au nom même des sentimens peut-être plus vifs, mais à coup sûr pas plus sincères, que vous avez pour moi, ne nous voyons plus; partez; et, jusques-là, fuyons sur-tout ces entretiens particuliers et trop dangereux, où, par une inconcevable puissance, sans ja-

mais parvenir à vous dire ce que je veux, je passe mon temps à écouter ce que je ne devrois pas entendre.

Hier encore, quand vous vîntes me joindre dans le parc, j'avois bien pour unique objet de vous dire ce que je vous écris aujourd'hui ; et cependant qu'ai-je fait, que m'occuper de votre amour... de votre amour... auquel jamais je ne dois répondre ! Ah ! de grace, éloignez-vous de moi.

Ne craignez pas que mon absence altère jamais mes sentimens pour vous : comment parviendrois-je à les vaincre, quand je n'ai plus le courage de les combattre ? Vous le voyez, je vous dis tout ; je crains moins d'avouer ma foiblesse, que d'y succomber : mais cet empire que j'ai perdu sur mes sentimens, je le conserverai sur mes actions ; oui, je le conserverai, j'y suis résolue, fût-ce aux dépens de ma vie.

Hélas ! le temps n'est pas loin, où je me croyois bien sûre de n'avoir jamais

de pareils combats à soutenir. Je m'en félicitois; je m'en glorifiois peut-être trop. Le ciel a puni, cruellement puni cet orgueil : mais plein de miséricorde au moment même qu'il nous frappe, il m'avertit encore avant la chûte; et je serois doublement coupable, si je continuois à manquer de prudence, déjà prévenue que je n'ai plus de force.

Vous m'avez dit cent fois, que vous ne voudriez pas d'un bonheur acheté par mes larmes. Ah! ne parlons plus de bonheur, mais laissez-moi reprendre quelque tranquillité.

En accordant ma demande, quels nouveaux droits n'acquerrez-vous pas sur mon cœur? et ceux-là, fondés sur la vertu, je n'aurai point à m'en défendre. Combien je me plairai dans ma reconnoissance! Je vous devrai la douceur de goûter sans remords un sentiment délicieux. A présent, au contraire, effrayée de mes sentimens, de mes pensées, je crains également de m'oc-

cuper de vous et de moi ; votre idée même m'épouvante: quand je ne peux la fuir, je la combats ; je ne l'éloigne pas, mais je la repousse.

Ne vaut-il pas mieux pour tous deux faire cesser cet état de trouble et d'anxiété ? O vous, dont l'ame toujours sensible, même au milieu de ses erreurs, est restée amie de la vertu, vous aurez égard à ma situation douloureuse, vous ne rejetterez pas ma prière ! Un intérêt plus doux, mais non moins tendre, succédera à ces agitations violentes : alors, respirant par vos bienfaits, je chérirai mon existence, et je dirai dans la joie de mon cœur : Ce calme que je ressens, je le dois à mon ami.

En vous soumettant à quelques privations légères, que je ne vous impose point, mais que je vous demande, croirez-vous donc acheter trop cher la fin de mes tourmens ? Ah ! si pour vous rendre heureux, il ne falloit que consentir à être malheureuse, vous pou-

vez m'en croire, je n'hésiterois pas un moment..... Mais devenir coupable !.... non, mon ami, non ; plutôt mourir mille fois.

Déjà assaillie par la honte, à la veille des remords, je redoute et les autres et moi-même ; je rougis dans le cercle, et frémis dans la solitude ; je n'ai plus qu'une vie de douleur ; je n'aurai de tranquillité que par votre consentement. Mes résolutions les plus louables ne suffisent pas pour me rassurer ; j'ai formé celle-ci dès hier, et cependant j'ai passé cette nuit dans les larmes.

Voyez votre amie, celle que vous aimez, confuse et suppliante, vous demander le repos et l'innocence. Ah Dieu ! sans vous, eût-elle jamais été réduite à cette humiliante demande ? Je ne vous reproche rien ; je sens trop par moi-même, combien il est difficile de résister à un sentiment impérieux. Une plainte n'est pas un murmure. Faites par générosité ce que je fais par devoir ; et à tous les sentimens que

vous m'avez inspirés, je joindrai celui d'une éternelle reconnoissance. Adieu, adieu, Monsieur.

De.... ce 27 septembre 17**.

LETTRE XCI.

Le vicomte DE VALMONT *à la présidente* DE TOURVEL.

CONSTERNÉ par votre lettre, j'ignore encore, Madame, comment je pourrai y répondre. Sans doute, s'il faut choisir entre votre malheur et le mien, c'est à moi à me sacrifier, et je ne balance pas : mais de si grands intérêts méritent bien, ce me semble, d'être avant tout discutés et éclaircis; et comment y parvenir, si nous ne devons plus nous parler ni nous voir?

Quoi! tandis que les sentimens les plus doux nous unissent, une vaine terreur suffira pour nous séparer, peut-être sans retour! En vain l'amitié ten-

dre, l'ardent amour, réclameront leurs droits; leurs voix ne seront point entendues : et pourquoi ? quel est donc ce danger pressant qui vous menace ? Ah! croyez-moi, de pareilles craintes, et si légérement conçues, sont déjà, ce me semble, d'assez puissans motifs de sécurité. . .

Permettez-moi de vous le dire : je retrouve ici la trace des impressions défavorables qu'on vous a données sur moi. On ne tremble point auprès de l'homme qu'on estime; on n'éloigne pas, sur-tout, celui qu'on a jugé digne de quelque amitié : c'est l'homme dangereux qu'on redoute et qu'on fuit.

Cependant, qui fut jamais plus respectueux et plus soumis que moi? Déjà, vous le voyez, je m'observe dans mon langage; je ne me permets plus ces noms si doux, si chers à mon cœur, et qu'il ne cesse de vous donner en secret. Ce n'est plus l'amant fidèle et malheureux, recevant les conseils et les consolations d'une amie tendre et sensible;

c'est l'accusé devant son juge, l'esclave devant son maître. Ces nouveaux titres imposent sans doute de nouveaux devoirs; je m'engage à les remplir tous. Ecoutez-moi, et si vous me condamnez, j'y souscris, et je pars. Je promets davantage: préférez-vous ce despotisme qui juge sans entendre? vous sentez-vous le courage d'être injuste? ordonnez, et j'obéis encore.

Mais ce jugement, ou cet ordre, que je l'entende de votre bouche. Et pourquoi, m'allez-vous dire à votre tour? Ah! que si vous faites cette question, vous connoissez peu l'amour et mon cœur! n'est-ce donc rien que de vous voir encore une fois? Eh! quand vous porterez le désespoir dans mon ame, peut-être un regard consolateur l'empêchera d'y succomber. Enfin, s'il me faut renoncer à l'amour, à l'amitié, pour qui seuls j'existe, au moins vous verrez votre ouvrage, et votre pitié me restera: cette faveur légère, quand même je ne la mériterois pas, je me

soumets, ce me semble, à la payer assez cher, pour espérer de l'obtenir.

Quoi! vous allez m'éloigner de vous! Vous consentez donc à ce que nous devenions étrangers l'un à l'autre! que dis-je? vous le desirez; et tandis que vous m'assurez que mon absence n'altérera point vos sentimens, vous ne pressez mon départ que pour travailler plus facilement à les détruire!

Déjà vous me parlez de les remplacer par de la reconnoissance. Ainsi, le sentiment qu'obtiendroit de vous un inconnu pour le plus léger service, votre ennemi même, en cessant de vous nuire, voilà ce que vous m'offrez! et vous voulez que mon cœur s'en contente! Interrogez le vôtre: si votre amant, si votre ami, venoient un jour vous parler de leur reconnoissance, ne leur diriez-vous pas avec indignation: retirez-vous, vous êtes des ingrats?

Je m'arrête et réclame votre indulgence. Pardonnez l'expression d'une

douleur que vous faites naître : elle ne nuira point à ma soumission parfaite. Mais, je vous en conjure à mon tour, au nom de ces sentimens si doux que vous-même vous réclamez, ne refusez pas de m'entendre, et par pitié du moins pour le trouble mortel où vous m'avez plongé, n'en éloignez pas le moment. Adieu, Madame.

De ... ce 7 septembre 17**, au soir.

LETTRE XCII.

Le chevalier DANCENY au vicomte DE VALMONT.

O mon ami ! votre lettre m'a glacé d'effroi. Cécile... O Dieu ! est-il possible ? Cécile ne m'aime plus. Oui, je vois cette affreuse vérité à travers le voile dont votre amitié l'entoure. Vous avez voulu me préparer à recevoir ce coup mortel ; je vous remercie de vos soins ; mais peut-on en imposer à l'a-

mour? Il court au-devant de ce qui l'intéresse : il n'apprend pas son sort, il le devine. Je ne doute plus du mien : parlez-moi sans retour, vous le pouvez, et je vous en prie. Mandez-moi tout; ce qui a fait naître vos soupçons, ce qui les a confirmés. Les moindres détails sont précieux. Tâchez, sur-tout, de vous rappeller ses paroles. Un mot pour l'autre peut changer toute une phrase; le même a quelquefois deux sens..... Vous pouvez vous être trompé : hélas! je cherche à me flatter encore. Que vous a-t-elle dit? me fait-elle quelque reproche? au moins ne se défend-elle pas de ses torts? J'aurois dû prévoir ce changement, par les difficultés que, depuis un temps, elle trouve à tout. L'amour ne connoît pas tant d'obstacles.

Quel parti dois-je prendre? que me conseillez-vous? Si je tentois de la voir? cela est-il donc impossible? L'absence est si cruelle, si funeste... et elle

a refusé un moyen de me voir ! Vous ne me dites pas quel il étoit ; s'il y avoit en effet trop de danger, elle sait bien que je ne veux pas qu'elle se risque trop. Mais aussi je connois votre prudence ; et, pour mon malheur, je ne peux pas ne pas y croire.

Que vais-je faire à présent ? comment lui écrire ? Si je lui laisse voir mes soupçons, ils la chagrineront peut-être ; et s'ils sont injustes, me pardonnerois-je de l'avoir affligée ? Si je les lui cache, c'est la tromper, et je ne sais point dissimuler avec elle.

Oh ! si elle pouvoit savoir ce que je souffre, ma peine la toucheroit. Je la connois sensible ; elle a le cœur excellent, et j'ai mille preuves de son amour. Trop de timidité, quelque embarras, elle est si jeune ! et sa mère la traite avec tant de sévérité ! Je vais lui écrire ; je me contiendrai ; je lui demanderai seulement de s'en remettre entièrement à vous. Quand même elle refuseroit

encore, elle ne pourra pas au moins se fâcher de ma prière ; et peut-être elle consentira.

Vous, mon ami, je vous fais mille excuses, et pour elle et pour moi. Je vous assure qu'elle sent le prix de vos soins, qu'elle en est reconnoissante. Ce n'est pas méfiance, c'est timidité. Ayez de l'indulgence ; c'est le plus beau caractère de l'amitié. La vôtre m'est bien précieuse, et je ne sais comment reconnoître tout ce que vous faites pour moi. Adieu, je vais écrire tout de suite.

Je sens toutes mes craintes revenir : qui m'eût dit que jamais il m'en coûteroit de lui écrire ! Hélas ! hier encore c'étoit mon plaisir le plus doux.

Adieu, mon ami ; continuez-moi vos soins, et plaignez-moi beaucoup.

Paris, ce 27 septembre 17**.

LETTRE XCIII.

Le chevalier DANCENY *à* CÉCILE VOLANGES.

(Jointe à la précédente).

Je ne puis vous dissimuler combien j'ai été affligé en apprenant de Valmont, le peu de confiance que vous continuez à avoir en lui. Vous n'ignorez pas qu'il est mon ami, qu'il est la seule personne qui puisse nous rapprocher l'un de l'autre : j'avois cru que ces titres seroient suffisans auprès de vous ; je vois avec peine que je me suis trompé. Puis-je espérer qu'au moins vous m'instruirez de vos raisons ? ne trouvez-vous pas encore quelques difficultés qui vous en empêcheront ? Je ne puis cependant deviner, sans vous, le mystère de cette conduite. Je n'ose soupçonner votre amour, sans doute aussi vous n'oseriez trahir le mien. Ah ! Cécile.....

Il

Il est donc vrai que vous avez refusé n moyen de me voir? un moyen *mple, commode et sûr* (1)? Et c'est insi que vous m'aimez! une si courte bsence a bien changé vos sentimens. Tais pourquoi me tromper? pourquoi ie dire que vous m'aimez toujours, ie vous m'aimez davantage? Votre aman, en détruisant votre amour, t-elle aussi détruit votre candeur? Si i moins elle vous a laissé quelque pi-; , vous n'apprendrez pas sans peine s tourmens affreux que vous me cau-z. Ah! je souffrirois moins pour ourir.

Dites-moi donc, votre cœur m'est-il rmé sans retour? m'avez-vous entiè-ment oublié? Grace à vos refus, je : sais, ni quand vous entendrez mes aintes, ni quand vous y répondrez. mité de Valmont avoit assuré notre rrespondance: mais vous, vous n'a-

1) Danceny ne sait pas quel étoit ce yen; il répète seulement l'expression de lmont.

vez pas voulu ; vous la trouviez pénible, vous avez préféré qu'elle fût rare. Non, je ne croirai plus à l'amour, à la bonne-foi. Eh ! qui peut-on croire, si Cécile m'a trompé ?

Répondez-moi donc : est-il vrai que vous ne m'aimez plus ? Non, cela n'est pas possible : vous vous faites illusion ; vous calomniez votre cœur. Une crainte passagère, un moment de découragement, mais que l'amour a bientôt fait disparoître ; n'est-il pas vrai, ma Cécile ? ah ! sans doute, et j'ai tort de vous accuser. Que je serois heureux d'avoir tort ! que j'aimerois à vous faire de tendres excuses, à réparer ce moment d'injustice par une éternité d'amour.

Cécile, Cécile, ayez pitié de moi ! Consentez à me voir ; prenez-en tous les moyens ! Voyez ce que produit l'absence ! des craintes, des soupçons, peut-être de la froideur ! un seul regard, un seul mot, et nous serons heureux. Mais quoi ! puis-je encore parler de

bonheur ? peut-être est-il perdu pour moi, perdu pour jamais. Tourmenté par la crainte, cruellement pressé entre les soupçons injustes et la vérité plus cruelle, je ne puis m'arrêter à aucune pensée ; je ne conserve d'existence que pour souffrir et vous aimer. Ah ! Cécile ! vous seule avez le droit de me la rendre chère ; et j'attends du premier mot que vous prononcerez, le retour du honheur ou la certitude d'un désespoir éternel,

Paris, ce 27 septembre 17**,

LETTRE XCIV.

Cécile Volanges au chevalier Danceny.

Je ne conçois rien à votre lettre, sinon la peine qu'elle me cause. Qu'est-ce que M. de Valmont vous à donc mandé, et qu'est-ce qui a pu vous faire croire que je ne vous aimois plus ? Cela seroit

peut-être bien heureux pour moi, car sûrement j'en serois moins tourmentée; et il est bien dûr, quand je vous aime comme je fais, de voir que vous croyez toujours que j'ai tort, et qu'au lieu de me consoler ce soit de vous que me viennent toujours les peines qui me font le plus de chagrin. Vous croyez que je vous trompe, et que je vous dis ce qui n'est pas ! vous avez là une jolie idée de moi ! Mais quand je serois menteuse, comme vous me le reprochez, quel intérêt y aurois-je ? Assurément, si je ne vous aimois plus, je n'aurois qu'à le dire, et tout le monde m'en loueroit; mais par malheur, c'est plus fort que moi; et il faut que ce soit pour quelqu'un qui ne m'en a pas d'obligation du tout!

Qu'est-ce que j'ai donc fait pour vous tant fâcher ? Je n'ai pas osé prendre une clef, parce que je craignois que maman ne s'en apperçût, et que cela ne me causât encore du chagrin, et à vous aussi à cause de moi ; et puis en-

ɔre, parce qu'il me semble que c'est al fait. Mais ce n'étoit que M. de Valıont qui m'en avoit parlé ; je ne pouɔis pas savoir si vous le vouliez ou on, puisque vous n'en saviez rien. A résent que je sais que vous le desirez, st-ce que je refuse de la prendre, ette clef? je la prendrai dès demain ; puis nous verrons ce que vous aurez ncore à dire.

M. de Valmont a beau être votre mi ; je crois que je vous aime bien auınt qu'il peut vous aimer, pour le noins ; et cependant c'est toujours lui ui a raison, et moi j'ai toujours tort. e vous assure que je suis bien fachée. ɔa vous [illegible] bien égal, parce que vous avez que je m'appaise tout de suite : nais à présent que j'aurai la clef, je ourrai vous voir quand je voudrai ; et e vous assure que je ne voudrai pas uand vous agirez comme ça. J'aime nieux avoir du chagrin qui me vienne le moi, que s'il me venoit de vous, oyez ce que vous voulez faire.

Si vous vouliez, nous nous aimerions tant ! et au moins n'aurions-nous de peines que celles qu'on nous fait ! Je vous assure bien que si j'étois maîtresse, vous n'auriez jamais à vous plaindre de moi : mais si vous ne me croyez pas nous serons toujours bien malheureux, et ce ne sera pas ma faute. J'espère que bientôt nous pourrons nous voir, et qu'alors nous n'aurons plus d'occasions de nous chagriner comme à présent.

Si j'avois pu prévoir ça, j'aurois pris cette clef tout de suite : mais, en vérité, je croyois bien faire. Ne m'en voulez donc pas, je vous en prie. Ne soyez plus triste, et aimez-moi toujours autant que je vous aime : alors je serai bien contente. Adieu, mon cher ami.

Au château de..., ce 28 septembre 17**.

LETTRE XCV.

Cécile Volanges au vicomte de Valmont.

Je vous prie, Monsieur, de vouloir ›ien avoir la bonté de me remettre cette :lef que vous m'aviez donnée pour nettre à la place de l'autre; puisque out le monde le veut, il faut bien que 'y consente aussi.

Je ne sais pas pourquoi vous avez mandé à M. Danceny que je ne l'ai-nois plus: je ne crois pas vous avoir amais donné lieu de le penser; et cela ui a fait bien de la peine, et à moi ıussi. Je sais bien que vous êtes son ımi; mais ce n'est pas une raison pour e chagriner, ni moi non plus. Vous ne feriez bien plaisir de lui mander le :ontraire, la première fois que vous lui crirez, et que vous en êtes sûr: car 'est en vous qu'il a le plus de confian-:e; et moi, quand je dis une chose, et

qu'on ne la croit pas, je ne sais plus comment faire.

Pour ce qui est de la clef, vous pouvez être tranquille ; j'ai bien retenu tout ce que vous me recommandiez dans votre lettre. Cependant, si vous l'avez encore, et que vous vouliez bien la donner en même temps, je vous promets que j'y ferai bien attention. Si ce pouvoit être demain en allant dîner, je vous donnerois l'autre clef après-demain à déjeûner, et vous me la remettriez de la même façón que la première. Je voudrois bien que cela ne fût pas plus long, parce qu'il y auroit moins de temps à risquer que maman ne s'en apperçût.

Et puis, quand une fois vous aurez cette clef là, vous aurez bien la bonté de vous en servir aussi pour prendre mes lettres ; et comme cela, M. Danceny aura plus souvent de mes nouvelles. Il est vrai que ce sera bien plus commode qu'à présent ; mais c'est que d'abord, cela m'a fait trop peur : je

ous prie de m'excuser, et j'espère
ue vous n'en continuerez pas moins
'être aussi complaisant que par le pas-
é. J'en serai aussi toujours bien recon-
oissante.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,
otre très-humble et très-obéissante
ervante.

De . . . ce 28 septembre 17**.

LETTRE XCVI.

Le vicomte DE VALMONT *à la marquise* DE MERTEUIL.

JE parie bien que, depuis votre aven-
ire, vous attendez chaque jour mes
mplimens et mes éloges ; je ne doute
ême pas que vous n'ayez pris un peu
humeur de mon long silence : mais
ie voulez-vous ? j'ai toujours pensé
ie quand il n'y avoit plus que des
uanges à donner à une femme, on
uvoit s'en reposer sur elle, et s'oc-

cuper d'autre chose. Cependant je vous remercie pour mon compte, et vous félicite pour le vôtre. Je veux bien même, pour vous rendre parfaitement heureuse, convenir que, pour cette fois, vous avez surpassé mon attente. Après cela, voyons si de mon côté j'aurai du moins rempli la vôtre en partie.

Ce n'est pas de madame de Tourvel dont je veux vous parler; sa marche trop lente vous déplaît; vous n'aimez que les affaires faites. Les scènes filées vous ennuient; et moi, jamais je n'avois goûté le plaisir que j'éprouve dans ces lenteurs prétendues.

Oui, j'aime à voir, à considérer cette femme prudente, engagée, sans s'en être apperçue, dans un sentier qui ne permet plus de retour, et dont la pente rapide et dangereuse l'entraîne malgré elle, et la force à me suivre. Là, effrayée du péril qu'elle court, elle voudroit s'arrêter et ne peut se retenir. Ses soins et son adresse peuvent bien rendre ses pas moins grands; mais il faut

ɥu'ils se succèdent. Quelque fois, n'o-
ant fixer le danger, elle ferme les
'eux ; et se laissant aller, s'abandonne
ı mes soins. Plus souvent, une nou-
'elle crainte qui ranime ses efforts :
lans son effroi mortel, elle veut tenter
ɪnçore de retourner en arrière ; elle
ɜpuise ses forces pour gravir pénible-
nent un court espace ; et bientôt un
nagique pouvoir la replace plus près
le ce danger, que vainement elle avoit
'oulu fuir. Alors n'ayant plus que moi
ɔour guide et pour appui, sans songer
ı me reprocher davantage une chûte
névitable, elle m'implore pour la re-
arder. Les ferventes prières, les hum-
ɔles supplications, tout ce que les mor-
els, dans leur crainte, offrent à la
Divinité, c'est moi qui le reçois d'elle ;
ɜt vous voulez que, sourd à ses vœux,
ɜt détruisant moi-même le culte qu'elle
ne rend, j'emploie à la précipiter, la
ɔuissance qu'elle invoque pour la sou-
enir ! Ah ! laissez-moi du moins le

temps d'observer ces touchans combats entre l'amour et la vertu.

Eh quoi! ce même spectacle qui vous fait courir au théâtre avec empressement, que vous y applaudissez avec fureur, le croyez-vous moins attachant dans la réalité? Ces sentimens d'une ame pure et tendre, qui redoute le bonheur qu'elle desire, et ne cesse pas de se défendre, même alors qu'elle cesse de résister, vous les écoutez avec enthousiasme: ne seroient-ils sans prix que pour celui qui les fait naître! Voilà pourtant, voilà les délicieuses jouissances que cette femme céleste m'offre chaque jour; et vous me reprochez d'en savourer les douceurs! Ah! le temps ne viendra que trop tôt, où, dégradée par sa chûte, elle ne sera plus pour moi qu'une femme ordinaire.

Mais j'oublie, en vous parlant d'elle, que je ne voulois pas vous en parler. Je ne sais quelle puissance m'y attache, m'y ramène sans cesse, même alors que
je

je l'outrage. Ecartons sa dangereuse idée ; que je redevienne moi-même pour traiter un sujet plus gai. Il s'agit de votre pupille, à présent devenue la mienne ; et j'espère qu'ici vous allez me reconnoître.

Depuis quelques jours, mieux traité par ma tendre dévote ; et par conséquent moins occupé d'elle, j'avois remarqué que la petite Volanges étoit en effet fort jolie ; et que s'il y avoit de la sottise à en être amoureux comme Danceny, peut-être n'y en avoit-il pas moins de ma part, à ne pas chercher auprès d'elle une distraction que ma solitude me rendroit nécessaire. Il me parut juste aussi de me payer des soins que je me donnois pour elle : je me rappellois en outre que vous me l'aviez offerte, avant que Danceny eût rien à y prétendre ; et je me trouvois fondé à réclamer quelques droits, sur un bien qu'il ne possédoit qu'à mon refus et par mon abandon. La jolie mine de la petite personne, sa bouche si fraîche, son

air enfantin, sa gaucherie même, fortifioient ces sages réflexions; je résolus d'agir en conséquence, et le succès a couronné l'entreprise.

Déjà vous cherchez par quel moyen j'ai supplanté si-tôt l'amant chéri; quelle séduction convient à cet âge, à cette inexpérience. Epargnez-vous tant de peine, je n'en ai employé aucune. Tandis que maniant avec adresse les armes de votre sexe, vous triomphez par la finesse; moi, rendant à l'homme ses droits imprescriptibles, je subjugnois par l'autorité. Sûr de saisir ma proie, si je pouvois la joindre, je n'avois besoin de ruse que pour m'en approcher, et même celle dont je me suis servi ne mérite presque pas ce nom.

Je profitai de la première lettre que je reçus de Danceny pour sa belle, et après l'en avoir avertie par le signal convenu entre nous, au lieu de mettre mon adresse à la lui rendre, je la mis à n'en pas trouver le moyen : cette impatience que je faisois naître, je

feignois de la partager, et après avoir causé le mal, j'indiquai le remède.

La jeune personne habite une chambre dont une porte donne sur le corridor; mais, comme de raison, la mère en avoit pris la clef. Il ne s'agissoit que de s'en rendre maître. Rien de plus facile dans l'exécution; je ne demandois que d'en disposer deux heures, et je répondois d'en avoir une semblable. Alors correspondances, entrevues, rendez-vous nocturnes, tout devenoit commode et sûr: cependant, le croiriez-vous? l'enfant timide prit peur et refusa. Un autre s'en seroit désolé; moi je n'y vis que l'occasion d'un plaisir plus piquant. J'écrivis à Danceny pour me plaindre de ce refus, et je fis si bien que notre étourdi n'eut de cesse qu'il n'eût obtenu, exigé même de sa craintive maîtresse, qu'elle accordât ma demande et se livrât toute à ma discrétion.

J'étois bien aise, je l'avoue, d'avoir ainsi changé de rôle, et que le jeune

homme fît pour moi ce qu'il comptoit que je ferois pour lui. Cette idée doubloit, à mes yeux, le prix de l'aventure : aussi dès que j'ai eu la précieuse clef, me suis-je hâté d'en faire usage ; c'étoit la nuit dernière.

Après m'être assuré que tout étoit tranquille dans le château ; armé de ma lanterne sourde, et dans la toilette que comportoit l'heure et qu'exigeoit la circonstance, j'ai rendu ma première visite à votre pupille. J'avois tout fait préparer (et cela par elle-même), pour pouvoir entrer sans bruit. Elle étoit dans son premier sommeil, et dans celui de son âge ; de façon que je suis arrivé jusqu'à son lit, sans qu'elle se soit réveillée. J'ai d'abord été tenté d'aller plus avant, et d'essayer de passer pour un songe ; mais craignant l'effet de la surprise et le bruit qu'elle entraîne, j'ai préféré d'éveiller avec précaution la jolie dormeuse, et suis en effet parvenu à prévenir le cri que je redoutois.

Après avoir calmé ses premières craintes, comme je n'étois pas venu là pour causer, j'ai risqué quelques libertés. Sans doute on ne lui a pas bien appris dans son couvent, à combien de périls divers est exposée la timide innocence, et tout ce qu'elle a à garder pour n'être pas surprise : car, portant toute son attention, toutes ses forces, à se défendre d'un baiser, qui n'étoit qu'une fausse attaque, tout le reste étoit laissé sans défense ; le moyen de n'en pas profiter ! J'ai donc changé ma marche, et sur-le-champ j'ai pris poste. Ici nous avons pensé être perdus tous deux : la petite fille, toute effarouchée, a voulu crier de bonne-foi ; heureusement sa voix s'est éteinte dans les pleurs. Elle s'étoit jettée aussi au cordon de sa sonnette ; mais mon adresse a retenu son bras à temps.

« Que voulez-vous faire, lui ai-je
» dit alors, vous perdre pour toujours ?
» Qu'on vienne, et que m'importe ? à
» qui persuaderez-vous que je ne sois

» pas ici de votre aveu ? Quel autre
» que vous m'aura fourni le moyen de
» m'y introduire ? et cette clef que je
» tiens de vous, que je n'ai pu avoir
» que par vous, vous chargerez-vous
» d'en indiquer l'usage » ? Cette courte harangue n'a calmé ni la douleur ni la colère, mais elle a amené la soumission. Je ne sais si j'avois le ton de l'éloquence ; au moins est-il vrai que je n'en avois pas le geste. Une main occupée pour la force, l'autre pour l'amour, quel orateur pourroit prétendre à la grace en pareille situation ? Si vous vous la peignez bien, vous conviendrez qu'au moins elle étoit favorable à l'attaque : mais moi, je n'entends rien à rien, et, comme vous dites, la femme la plus simple, une pensionnaire, me mène comme un enfant.

Celle-ci, tout en se désolant, sentoit qu'il falloitt prendre un parti, et entrer en composition. Les prières me trouvant inexorable, il a fallu passer aux offres. Vous croyez que j'ai vendu

bien cher ce poste important : non, j'ai tout promis pour un baiser. Il est vrai que, le baiser pris, je n'ai pas tenu ma promesse : mais j'avois de bonnes raisons. Etions-nous convenus qu'il seroit pris ou donné ? A force de marchander, nous sommes tombés d'accord pour un second ; et celui-là, il étoit dit qu'il seroit reçu. Alors ayant guidé ses bras timides autour de mon corps, et la pressant de l'un des miens plus amoureusement, le doux baiser a été reçu en effet ; mais bien, mais parfaitement reçu : tellement enfin que l'Amour n'auroit pas pu mieux faire.

Tant de bonne-foi méritoit récompense ; aussi ai-je aussi-tôt accordé la demande. La main s'est retirée ; mais je ne sais par quel hasard je me suis trouvé moi-même à sa place. Vous me supposez-là bien empressé, bien actif, n'est-il pas vrai ? point du tout. J'ai pris goût aux lenteurs, vous dis-je. Une fois sûr d'arriver, pourquoi tant presser le voyage.

Sérieusement j'étois bien aise d'observer une fois la puissance de l'occasion, et je la trouvois ici dénuée de tout secours étranger. Elle avoit pourtant à combattre l'amour; et l'amour soutenu par la pudeur ou la honte, et fortifié sur-tout par l'humeur que j'avois donnée, et dont on avoit beaucoup pris. L'occasion étoit seule; mais elle étoit là toujours offerte, toujours présente, et l'amour étoit absent.

Pour assurer mes observateurs, j'avois la malice de n'employer de force que ce qu'on en pouvoit combattre. Seulement si ma charmante ennemie, abusant de ma facilité, se trouvoit prête à m'échapper, je la contenois par cette même crainte, dont j'avois déjà éprouvé les heureux effets. Eh bien, sans autre soin, la tendre amoureuse, oubliant ses sermens, a cédé d'abord et fini par consentir : non pas qu'après ce premier moment les reproches et les larmes ne soient revenus de concert; j'ignore s'ils étoient vrais ou feints :

mais, comme il arrive toujours, ils ont cessé, dès que je me suis occupé à y donner lieu de nouveau. Enfin, de foiblesse en reproche, et de reproche en foiblesse, nous ne nous sommes séparés que satisfaits l'un de l'autre, et également d'accord pour le rendez-vous de ce soir.

Je ne me suis retiré chez moi qu'au point du jour, et j'étois rendu de fatigue et de sommeil : cependant j'ai sacrifié l'un et l'autre au desir de me trouver ce matin au déjeûner : j'aime de passion les mines de lendemain. Vous n'avez pas d'idée de celle-ci. C'étoit un embarras dans le maintien ! une difficulté dans la marche ! des yeux toujours baissés, et si gros, et si battus ! Cette figure si ronde s'étoit tant alongée ! rien n'étoit si plaisant. Et pour la première fois, sa mère, alarmée de ce changement extrême, lui témoignoit un intérêt assez tendre ! et la Présidente aussi, qui s'empressoit autour d'elle ! Oh ! pour ces soins-là, ils ne

sont que prêtés ; un jour viendra où on pourra les lui rendre, et ce jour n'est pas loin. Adieu, ma belle amie.

Du château de... ce premier octobre 17**.

LETTRE XCVII.

Cécile Volanges à la marquise de Merteuil.

Ah ! mon Dieu, Madame, que je suis affligée ! que je suis malheureuse ! Qui me consolera dans mes peines ? qui me conseillera dans l'embarras où je me trouve ? Ce M. de Valmont.... et Danceny ! non, l'idée de Danceny me met au désespoir.... Comment vous raconter ? comment vous dire ?.... Je ne sais comment faire. Cependant mon cœur est plein.... Il faut que je parle à quelqu'un, et vous êtes la seule à qui je puisse, à qui j'ose me confier. Vous avez tant de bonté pour moi ! Mais n'en ayez pas dans ce moment-ci ; je

n'en suis pas digne : que vous dirai-je? je ne le desire point. Tout le monde ici m'a témoigné de l'intérêt aujourd'hui... ils ont tous augmenté ma peine. Je sentois tant que je ne le méritois pas! Grondez-moi au contraire ; grondez-moi bien, car je suis bien coupable : mais après, sauvez-moi ; si vous n'avez pas la bonté de me conseiller, je mourrai de chagrin.

Apprenez donc..... ma main tremble, comme vous voyez, je ne peux presque pas écrire, je me sens le visage tout en feu..... Ah! c'est bien le rouge de la honte. Eh bien, je la souffrirai ; ce sera la première punition de ma faute. Oui, je vous dirai tout.

Vous saurez donc que M. de Valmont, qui m'a remis jusqu'ici les lettres de M. Danceny, a trouvé tout d'un coup que c'étoit trop difficile ; il a voulu avoir une clef de ma chambre. Je puis bien vous assurer que je ne voulois pas ; mais il a été en écrire à Danceny, et Danceny l'a voulu aussi ; et moi, car

me fait tant de peine quand je lui refuse quelque chose, sur-tout depuis mon absence qui le rend si malheureux, que j'ai fini par y consentir. Je ne prévoyois pas le malheur qui en arriveroit.

Hier, M. de Valmont s'est servi de cette clef pour venir dans ma chambre, comme j'étois endormie ; je m'y attendois si peu, qu'il m'a fait bien peur en me réveillant : mais comme il m'a parlé tout de suite, je l'ai reconnu, et je n'ai pas crié ; et puis l'idée m'est venue d'abord, qu'il venoit peut-être m'apporter une lettre de Danceny. C'en étoit bien loin. Un petit moment après, il a voulu m'embrasser ; et pendant que je me défendois, comme c'est naturel, il a si bien fait, que je n'aurois pas voulu pour toute chose au monde.... mais lui vouloit un baiser auparavant. Il a bien fallu ; car comment faire ? d'autant que j'avois essayé d'appeller ; mais outre que je n'ai pas pu, il a bien su me dire que s'il venoit quelqu'un,

il sauroit bien rejetter toute la faute sur moi ; et en effet, c'étoit bien facile, à cause de cette clef. Ensuite il ne s'est pas retiré davantage. Il en a voulu un second ; et celui-là, je ne savois pas ce qui en étoit, mais il m'a toute troublée ; et après c'étoit encore pis qu'auparavant. Oh ! par exemple, c'est bien mal ça. Enfin après.... vous m'exempterez bien de dire le reste ; mais je suis malheureuse autant qu'on peut l'être.

Ce que je me reproche le plus, et dont pourtant il faut que je vous parle, c'est que j'ai peur de ne pas m'être défendue autant que je le pouvois. Je ne sais pas comment cela se faisoit : sûrement, je n'aime pas M. de Valmont, bien au contraire ; et il y avoit des momens où j'étois comme si je l'aimois... Vous jugez bien que ça ne m'empêchoit pas de lui dire toujours que non ; mais je sentois bien que je ne faisois pas comme je disois ; et ça, c'étoit comme malgré moi ; et puis aussi, j'étois bien troublée ! S'il est toujours aussi diffi-

cile que ça de se défendre, il faut y être bien accoutumée ! Il est vrai que M. de Valmont a des façons de dire, qu'on ne sait pas comment faire pour lui répondre : enfin, croiriez-vous que quand il s'en est allé, j'en étois comme fâchée, et que j'ai eu la foiblesse de consentir qu'il revînt ce soir : ça me désole encore plus que tout le reste.

Oh ! malgré ça, je vous promets bien que je l'empêcherai d'y venir. Il n'a pas été sorti, que j'ai bien senti que j'avois eu bien tort de lui promettre. Aussi, j'ai pleuré tout le reste du temps. C'est sur-tout Danceny qui me faisoit de la peine ! toutes les fois que je songeois à lui, mes pleurs redoubloient que j'en étois suffoquée, et j'y songeois toujours.... et à présent encore, vous en voyez l'effet ; voilà mon papier tout trempé. Non, je ne me consolerai jamais, ne fût-ce qu'à cause de lui..... Enfin, je n'en pouvois plus, et pourtant je n'ai pas pu dormir une minute.

Et ce matin en me levant, quand je me suis regardée au miroir, je faisois peur, tant j'étois changée.

Maman s'en est apperçue dès qu'elle ma vue, et elle m'a demandé ce que j'avois. Moi, je me suis mis à pleurer tout de suite. Je croyois qu'elle m'alloit gronder, et peut-être ça m'auroit fait moins de peine : mais, au contraire. Elle ma parlé avec douceur ! Je ne le méritois guère. Elle m'a dit de ne pas m'affliger comme ça ! Elle ne savoit pas le sujet de mon affliction. Que je me rendrois malade ! Il y a des momens où je voudrois être morte. Je n'ai pas pu y tenir. Je me suis jettée dans ses bras en sanglotant, et en lui disant : « Ah, maman ! votre » fille est bien malheureuse » ! Maman n'a pas pu s'empêcher de pleurer un peu ; et tout cela n'a fait qu'augmenter mon chagrin : heureusement elle ne m'a pas demandé pourquoi j'étois si malheureuse, car je n'aurois su que lui dire.

Je vous en supplie, Madame, écrivez-moi le plutôt que vous pourrez, et dites-moi ce que je dois faire, car je n'ai le courage de songer à rien, et je ne fais que m'affliger. Vous voudrez bien m'adresser votre lettre par M. de Valmont; mais, je vous en prie, si vous lui écrivez en même-temps, ne lui parlez pas que je vous aie rien dit.

J'ai l'honneur d'être, Madame, avec toujours bien de l'amitié; votre très-humble et très-obéissante servante....

Je n'ose pas signer cette lettre.

Du château de.... ce premier octobre 17**.

LETTRE XCVIII.

Madame DE VOLANGES *à la marquise* DE MERTEUIL.

Il y a bien peu de jours, ma charmante amie, que c'étoit vous qui me demandiez des consolations et des conseils : aujourd'hui, c'est mon tour ; et je vous fais pour moi la même demande que vous me faisiez pour vous. Je suis bien réellement affligée, et je crains de n'avoir pas pris les meilleurs moyens pour éviter les chagrins que j'éprouve.

C'est ma fille qui cause mon inquiétude. Depuis mon départ, je l'avois bien vue toujours triste et chagrine ; mais je m'y attendois, et j'avois armé mon cœur d'une sévérité que je jugeois nécessaire. J'espérois que l'absence, les distractions, détruiroient bientôt un amour que je regardois plutôt comme une erreur de l'enfance,

que comme une véritable passion. Cependant, loin d'avoir rien gagné depuis mon séjour ici, je m'apperçois que cet enfant se livre de plus en plus à une mélancolie dangereuse ; et je crains, tout de bon, que sa santé ne s'altère. Particulièrement depuis quelques jours, elle change à vue d'œil. Hier, sur-tout, elle me frappa, et tout le monde ici en fut vraiment alarmé.

Ce qui me prouve encore combien elle est affectée vivement, c'est que je la vois prête à surmonter la timidité qu'elle a toujours eue avec moi. Hier matin, sur la simple demande que je lui fis si elle étoit malade, elle se précipita dans mes bras en me disant qu'elle étoit bien malheureuse ; et elle pleura aux sanglots. Je ne puis vous rendre la peine qu'elle m'a faite ; les larmes me sont venues aux yeux tout de suite, et je n'ai eu que le temps de me détourner, pour empêcher qu'elle ne me vît. Heureusement j'ai eu la

prudence de ne lui faire aucune question, et elle n'a pas osé m'en dire davantage: mais il n'en est pas moins clair que c'est cette malheureuse passion qui la tourmente.

Quel parti prendre pourtant, si cela dure? ferai-je le malheur de ma fille? tournerai-je contre elles les qualités les plus précieuses de l'ame, la sensibilité et la constance? est-ce pour cela que je suis sa mère? et quand j'étoufferois ce sentiment si naturel qui nous fait vouloir le bonheur de nos enfans; quand je regarderois comme une foiblesse, ce que je crois, au contraire, le premier, le plus sacré de nos devoirs; si je force son choix, n'aurai-je pas à répondre des suites funestes qu'il peut avoir? Quel usage à faire de l'autorité maternelle, que de placer sa fille entre le crime et le malheur!

Mon amie, je n'imiterai pas ce que j'ai blâmé si souvent. J'ai pu, sans doute, tenter de faire un choix pour ma fille; je ne faisois en cela que l'aider

de mon expérience : ce n'étoit pas un droit que j'exerçois, je remplissois un devoir. J'en trahirois un au contraire, en disposant d'elle au mépris d'un penchant que je n'ai pas su empêcher de naître, et dont ni elle ni moi ne pouvons connoître ni l'étendue ni la durée. Non, je ne souffrirai point qu'elle épouse celui-ci pour aimer celui-là, et j'aime mieux compromettre mon autorité que sa vertu.

Je crois donc que je vais prendre le parti plus sage, de retirer la parole que j'ai donnée à M. de Gercourt. Vous venez d'en voir les raisons; elles me paroissent devoir l'emporter sur mes promessses. Je dis plus: dans l'état où sont les choses, remplir mon engagement, ce seroit véritablement le violer. Car enfin, si je dois à ma fille de ne pas livrer son secret à M. de Gercourt, je dois au moins à celui-ci de ne pas abuser de l'ignorance où je le laisse, et de faire pour lui tout ce que je crois qu'il feroit lui-même, s'il étoit

instruit. Irai-je, au contraire, le trahir indignement, quand il se livre à ma foi, et, tandis qu'il m'honore en me choisissant pour sa seconde mère, le tromper dans le choix qu'il veut faire de la mère de ces enfans? Ces réflexions si vraies, et auxquelles je ne peux me refuser, m'alarment plus que je ne puis vous dire.

Aux malheurs qu'elles me font redouter, je compare ma fille, heureuse avec l'époux que son cœur a choisi, ne connoissant ses devoirs que par la douceur qu'elle trouve à les remplir; mon gendre également satisfait et se félicitant, chaque jour, de son choix; chacun d'eux ne trouvant de bonheur que dans le bonheur de l'autre, et celui de tous deux se réunissant pour augmenter le mien. L'espoir d'un avenir si doux, doit-il être sacrifié à de vaines considérations? Et quelles sont celles qui me retiennent? uniquement des vues d'intérêt. De quel avantage sera-t-il donc pour ma fille d'être née riche, si

elle n'en doit pas moins être esclave de la fortune ?

Je conviens que M. de Gercourt est un parti meilleur, peut-être, que je ne devois l'espérer pour ma fille ; j'avoue même que j'ai été extrêmement flattée du choix qu'il a fait d'elle. Mais enfin, Danceny est d'une aussi bonne maison que lui ; il ne lui cède en rien pour les qualités personnelles ; il a sur M. de Gercourt l'avantage d'aimer et d'être aimé : il n'est pas riche à la vérité, mais ma fille ne l'est-elle pas assez pour eux deux ? Ah ! pourquoi lui ravir la satisfaction si douce d'enrichir ce qu'elle aime !

Ces mariages qu'on calcule, au lieu de les assortir, qu'on appelle de convenance, et où tout se convient en effet, hors les goûts et les caractères, ne sont-ils pas la source la plus féconde de ces éclats scandaleux qui deviennent tous les jours plus fréquens ? J'aime mieux différer ; au moins j'aurai le temps d'étudier ma fille que je ne connois pas.

Je me sens bien le courage de lui causer un chagrin passager, si elle en doit recueillir un bonheur plus solide : mais de risquer de la livrer à un désespoir éternel, cela n'est pas dans mon cœur.

Voilà, ma chère amie, les idées qui me tourmentent, et sur quoi je réclame vos conseils. Ces objets sévères contrastent beaucoup avec votre aimable gaieté, et ne paroissent guère de votre âge : mais votre raison l'a tant devancé! Votre amitié d'ailleurs aidera votre prudence ; et je ne crains point que l'une ou l'autre se refusent à la sollicitude maternelle qui les implore.

Adieu, ma charmante amie ; ne doutez jamais de la sincérité de mes sentimens.

Du château de...., ce 2 octobre 17.**

LETTRE XCIX.

Le vicomte DE VALMONT *à la marquise* DE MERTEUIL.

ENCORE de petits événemens, ma belle amie ; mais des scènes seulement, point d'action. Ainsi, armez-vous de patience ; prenez-en même beaucoup : car tandis que ma Présidente marche à si petits pas, votre pupille recule, et c'est bien pis encore. Eh bien, j'ai le bon esprit de m'amuser de ces misères là. Véritablement je m'accoutume fort bien à mon séjour ici ; et je puis dire que dans le triste château de ma vieille tante, je n'ai pas éprouvé un moment d'ennui. Au fait, n'y ai-je pas jouissances, privations, espoir, incertitude ? Qu'a-t-on de plus sur un plus grand théâtre ? des spectateurs ! Eh ! laissez faire, ils ne me manqueront pas. S'ils ne me voient pas à l'ouvrage, je leur montrerai ma besogne faite ; ils n'auront

n'auront plus qu'à admirer et applaudir. Oui, ils applaudiront ; car je puis enfin prédire, avec certitude, le moment de la chûte de mon austère dévote. J'ai assisté ce soir à l'agonie de la vertu. La douce foiblesse va régner à sa place. Je n'en fixe pas l'époque plus tard qu'à notre première entrevue : mais déjà je vous entends crier à l'orgueil. Annoncer sa victoire, se vanter à l'avance ! Eh, là, là calmez-vous ! Pour vous prouver ma modestie, je vais commencer par l'histoire de ma défaite.

En vérité, votre pupille est une petite personne bien ridicule ! C'est bien un enfant qu'il faudroit traiter comme tel, et à qui on feroit grace en ne la mettant qu'en pénitence ! Croiriez-vous qu'après ce qui c'est passé avant-hier entre elle et moi, après la façon amicale dont nous nous sommes quittés hier matin ; lorsque j'ai voulu y retourner le soir, comme elle en étoit convenue, j'ai trouvé sa porte fermée en-

dedans? Qu'en dites-vous ? on éprouve quelquefois de ces enfantillages là la veille ; mais le lendemain! cela n'est-il pas plaisant ?

Je n'en ai pourtant pas ri d'abord ; jamais je n'avois autant senti l'empire de mon caractère. Assurément j'allois à ce rendez-vous sans plaisir, et uniquement par procédé. Mon lit, dont j'avois grand besoin me sembloit, pour le moment, préférable à celui de tout autre, et je ne m'en étois éloigné qu'à regret. Cependant je n'ai pas eu plutôt trouvé un obstacle, que je brûlois de le franchir ; j'étois humilié, sur-tout qu'un enfant m'eût joué. Je me retirai donc avec beaucop d'humeur ; et dans le projet de ne plus me mêler de ce sot enfant, ni de ses affaires, je lui avois écrit, sur-le-champ, un billet que je comptois lui remettre aujourd'hui, et où je l'évaluois à son juste prix. Mais, comme on dit, la nuit porte conseil ; j'ai trouvé ce matin que, n'ayant pas ici le choix des distractions, il falloit

garder celle-là : j'ai donc supprimé le sévère billet. Depuis que j'y ai réfléchi, je ne reviens pas d'avoir eu l'idée de finir une aventure, avant d'avoir en main de quoi en perdre l'héroïne. Où nous mène pourtant un premier mouvement! Heureux, ma belle amie, qui a su, comme vous, s'accoutumer à n'y jamais céder? Enfin, j'ai différé ma vengeance; j'ai fait ce sacrifice à vos vues sur Gercourt.

A présent que je ne suis plus en colère, je ne vois plus que du ridicule dans la conduite de votre pupille. En effet, je voudrois bien savoir ce qu'elle espère gagner par-là! pour moi je m'y perds; si ce n'est que pour se défendre, il faut convenir qu'elle s'y prend un peu tard. Il faudra bien qu'un jour elle me dise le mot de cette énigme! j'ai grande envie de le savoir. C'est peut-être seulement qu'elle se trouvoit fatiguée? franchement, cela ce pourroit; car sans doute elle ignore encore que les flèches de l'amour, comme la lance

d'Achille, portent avec elles le remède aux blessures qu'elles font. Mais non, à sa petite grimace de toute la journée, je parierois qu'il entre là-dedans du repentir... là.... quelque chose... comme de la vertu... De la vertu!... c'est bien à elle qu'il convient d'en avoir? Ah! qu'elle la laisse à la femme véritablement née pour elle, la seule qui sache l'embellir, qui la feroit aimer!... Pardon, ma belle amie: mais c'est ce soir même que s'est passée, entre madame de Tourvel et moi, la scène dont j'ai à vous rendre compte, et j'en conserve encore quelque émotion. J'ai besoin de me faire violence pour me distraire de l'impression qu'elle m'a faite; c'est même pour m'y aider, que je me suis mis à vous écrire. Il faut pardonner quelque chose à ce premier moment.

Il y a déjà quelques jours que nous sommes d'accord, madame de Tourvel et moi, sur nos sentimens; nous ne disputons plus que sur les mots. C'étoit

toujours, à la vérité, *son amitié* qui répondoit *à mon amour:* mais ce langage de convention ne changeoit pas le fond des choses ; et quand nous serions restés ainsi, j'en aurois peut-être été moins vîte, mais non pas moins sûrement. Déjà même il n'étoit plus question de m'éloigner, comme elle le vouloit d'abord ; et pour les entretiens que nous avons journellement, si je mets mes soins à lui en offrir l'occasion, elle met les siens à la saisir.

Comme c'est ordinairement à la promenade que se passent nos petits rendez-vous, le temps affreux qu'il a fait tout aujourd'hui, ne me laissoit rien espérer : j'en étois même vraiment contrarié ; je ne prévoyois pas combien je devois gagner à ce contretemps.

Ne pouvant se promener, on s'est mis à jouer en sortant de table ; et comme je joue peu, et que je ne suis plus nécessaire, j'ai pris ce temps pour monter chez moi, sans autre projet que

d'y attendre, à-peu-près, la fin de la partie.

Je retournois joindre le cercle, quand j'ai trouvé la charmante femme qui entroit dans son appartement, et qui, soit imprudence ou foiblesse, m'a dit de sa douce voix; « Où allez-vous » donc? Il n'y a personne au salon ». Il ne m'en a pas fallu davantage, comme vous pouvez croire, pour essayer d'entrer chez elle; j'y ai trouvé moins de résistance que je ne m'y attendois. Il est vrai que j'avois eu la précaution de commencer la conversation à la porte, et de la commencer indifférente; mais à peine avons-nous été établis, que j'ai ramené la véritable, et que j'ai parlé *de mon amour à mon amie*. Sa première réponse, quoique simple, m'a paru assez expressive: « Oh! tenez, « m'a-t-elle dit, ne parlons pas de cela » ici» ; et elle trembloit. La pauvre femme! elle se voit mourir.

Pourtant elle avoit tort de craindre. Depuis quelque temps assuré du suc-

cès un jour ou l'autre, et la voyant user tant de force dans d'inutiles combats, j'avois résolu de ménager les miennes, et d'attendre sans effort, qu'elle se rendît de lassitude. Vous sentez bien qu'ici il faut un triomphe complet, et que je ne veux rien devoir à l'occasion. C'étoit même d'après ce plan formé, et pour pouvoir être pressant, sans m'engager trop, que je suis revenu à ce mot d'amour, si obstinément refusé : sûr qu'on me croyoit assez d'ardeur, j'ai essayé un ton plus tendre. Ce refus ne me fâchoit plus, il m'affligeoit : ma sensible amie ne me devoit-elle pas quelques consolations ?

Tout en me consolant, une main étoit restée dans la mienne ; le joli corps étoit appuyé sur mon bras, et nous étions extrêmement rapprochés. Vous avez sûrement remarqué combien, dans cette situation, à mesure que la défense mollit, les demandes et les refus se passent de plus près ; comment la tête se détourne et les regards se baissent,

tandis que les discours, toujours prononcés d'une voix foible, deviennent rares et entrecoupés. Ces symptomes précieux annoncent, d'une manière non équivoque, le contentement de l'ame : mais rarement a-t-il encore passé jusqu'aux sens ; je crois même qu'il est toujours dangereux de tenter alors quelque entreprise trop marquée; parce que cet état d'abandon n'étant jamais sans un plaisir très-doux, on ne sauroit forcer d'en sortir, sans causer une humeur qui tourne infailliblement au profit de la défense.

Mais dans le cas présent, la prudence m'étoit d'autant plus nécessaire, que j'avois sur-tout à redouter l'effroi que cet oubli d'elle-même ne manqueroit pas de causer à ma tendre rêveuse. Aussi cet aveu que je demandois, je n'exigeois pas même qu'il fût prononcé ; un regard pouvoit suffire ; un seul regard, et j'étois heureux.

Ma belle amie, les beaux yeux se sont en effet levés sur moi, la bouche

céleste a même prononcé : « Eh bien !
» oui, je... ». Mais tout-à-coup le regard s'est éteint, la voix a manqué, et cette femme adorable est tombée dans mes bras. A peine avois-je eu le temps de l'y recevoir, que se dégageant avec une force convulsive, la vue égarée, et les mains élevées vers le ciel.....
« Dieu... ô mon Dieu, sauvez-moi», s'est-elle écriée ; et sur-le-champ, plus prompte que l'éclair, elle étoit à genoux à dix pas de moi. Je l'entendois prête à suffoquer. Je me suis avancé pour la secourir ; mais elle, prenant mes mains qu'elle baignoit de pleurs, quelquefois même embrassant mes genoux : «Oui, ce sera vous, disoit-elle,
» ce sera vous qui me sauverez ! Vous
» ne voulez pas ma mort, laissez-moi ;
» sauvez-moi ; laissez-moi ; au nom de
» Dieu, laissez-moi » ! Et ces discours peu suivis, s'échappoient à peine à travers des sanglots redoublés. Cependant elle me tenoit avec une force qui ne m'auroit pas permis de m'éloigner ;

alors rassemblant les miennes, je l'ai soulevée dans mes bras. Au même instant les pleurs ont cessé ; elle ne parloit plus : tous ses membres se sont roidis, et de violentes convulsions ont succédé à cet orage.

J'étois, je l'avoue, vivement ému, et je crois que j'aurois consenti à sa demande, quand les circonstances ne m'y auroient pas forcé. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'après lui avoir donné quelques secours, je l'ai laissée comme elle m'en prioit, et que je m'en félicite. Déjà j'en ai reçu le prix.

Je m'attendois qu'ainsi que le jour de ma première déclaration, elle ne se montreroit pas de la soirée. Mais vers les huit heures, elle est descendue au salon, et a seulement annoncé au cercle qu'elle s'étoit trouvée fort incommodée. Sa figure étoit fort abattue, sa voix foible et son maintien composé ; mais son regard étoit doux, et souvent il s'est fixé sur moi. Son refus de jouer m'ayant même obligé de prendre sa

place; elle a pris la sienne à mes côtés. Pendant le souper, elle est restée seule dans le salon. Quand on y est revenu, j'ai cru m'appercevoir qu'elle avoit pleuré : pour m'en éclaircir, je lui ai dit qu'il me sembloit qu'elle s'étoit encore ressentie de son incommodité : à quoi elle m'a obligeamment répondu : « Ce mal là ne s'en va pas si vîte qu'il » vient » ! Enfin quand on s'est retiré, je lui ai donné la main ; et à la porte de son appartement elle a serré la mienne avec force. Il est vrai que ce mouvement m'a paru avoir quelque chose d'involontaire : mais tant mieux ; c'est une preuve de plus de mon empire.

Je parierois qu'à présent elle est enchantée d'en être là : tous les frais sont faits ; il ne reste plus qu'à jouir. Peut-être, pendant que je vous écris, s'occupe-t-elle déjà de cette douce idée ! et quand même elle s'occuperoit, au contraire, d'un nouveau projet de défense ; ne savons-nous pas bien ce que deviennent tous ces projets là ? Je

vous le demande, cela peut-il aller plus loin que notre prochaine entrevue ? Je m'attends bien, par exemple, qu'il y aura quelques façons pour l'accorder ; mais bon ! le premier pas franchi, ces prudes austères savent-elles s'arrêter ? leur amour est une véritable explosion ; la résistance y donne plus de force. Ma farouche dévote courroit après moi, si je cessois de courir après elle.

Enfin, ma belle amie, incessament j'arriverai chez vous, pour vous sommer de votre parole. Vous n'avez pas oublié sans doute ce que vous m'avez promis après le succès ; cette infidélité à votre chevalier ? êtes-vous prête ? pour moi je le desire comme si nous ne nous étions jamais connus. Au reste, vous connoître est peut-être une raison pour le desirer d'avantage !

Je suis juste, et ne suis point galant.
VOLTAIRE, *comédie de Nanine.*

Aussi ce sera la première infidélité que je

je ferai à ma grave conquête ; et je vous promets de profiter du premier prétexte, pour m'absenter vingt-quatre heures d'auprès d'elle. Ce sera sa punition, de m'avoir tenu si long-temps éloigné de vous. Savez-vous que voilà plus de deux mois que cette aventure m'occupe ? oui, deux mois et trois jours ; il est vrai que je compte demain, puisqu'elle ne sera véritablement consommée qu'alors. Cela me rappelle que mademoiselle de B*** a résisté les trois mois complets. Je suis bien aise de voir que la franche coquetterie a plus de défense que l'austère vertu.

A dieu, ma belle amie ; il faut vous quitter, car il est fort tard. Cette lettre m'a mené plus loin que je ne comptois ; mais comme j'envoie demain matin à Paris, j'ai voulu en profiter, pour vous faire partager un jour plutôt la joie de votre ami.

Du château de... ce 2 octobre 17**, au soir.

LETTRE C.

Le vicomte DE VALMONT *à la marquise* DE MERTEUIL.

MON amie, je suis joué, trahi, perdu; je suis au désespoir : madame de Tourvel est partie. Elle est partie, et je ne l'ai pas su! et je n'étois pas là pour m'opposer à son départ, pour lui reprocher son indigne trahison! Ah! ne croyez pas que je l'eusse laissée partir; elle seroit restée; oui, elle seroit restée, eussé-je dû employer la violence. Mais quoi! dans ma crédule sécurité, je dormois tranquillement; je dormois, et la foudre est tombée sur moi. Non, je ne conçois rien à ce départ; il faut renoncer à connoître les femmes.

Quand je me rappelle la journée d'hier! que dis-je? la soirée même! Ce regard si doux, cette voix si tendre! et cette main serrée! et pendant

ce temps, elle projettoit de me fuir! O femmes, femmes! plaignez-vous donc, si l'on vous trompe! Mais, oui, toute perfidie qu'on emploie est un vol qu'on vous fait.

Quel plaisir j'aurai à me venger! je la retrouverai, cette femme perfide; je reprendrai mon empire sur elle. Si l'amour m'a suffi pour en trouver les moyens, que ne fera-t-il pas aidé de la vengeance? Je la verrai encore à mes genoux, tremblante et baignée de pleurs, me criant merci de sa trompeuse voix, et moi, je serai sans pitié.

Que fait-elle à présent? que pense-t-elle? Peut-être elle s'applaudit de m'avoir trompé; et fidelle au goût de son sexe, ce plaisir lui paroît le plus doux. Ce que n'a pu la vertu tant vantée, l'esprit de ruse l'a produit sans effort. Insensé! je redoutois sa sagesse; c'étoit sa mauvaise foi que je devois craindre.

Et être obligé de dévorer mon ressentiment! n'oser montrer qu'une ten-

dre douleur, quand j'ai le cœur rempli de rage ! me voir réduit à supplier encore une femme rebelle, qui s'est soustraite à mon empire! devois-je donc être humilié à ce point? et par qui ? par une femme timide, et qui jamais ne s'est exercée à combattre. A quoi me sert de m'être établi dans son cœur, de l'avoir embrasé de tous les feux de l'amour, d'avoir porté jusqu'au délire le trouble de ses sens, si, tranquille dans sa retraite, elle peut aujourd'hui s'enorgueillir de sa fuite plus que moi de mes victoires ? Et je le souffrirois ? mon amie, vous ne le croyez pas ; vous n'avez pas de moi cette humiliante idée!

Mais quelle fatalité m'attache à cette femme ? cent autres ne desirent-elles pas mes soins ? ne s'empresseront-elles pas d'y répondre ? Quand même aucune ne vaudroit celle-ci, l'attrait de la variété, le charme des nouvelles conquêtes, l'éclat de leur nombre, n'offrent-ils pas des plaisirs assez doux ?

Pourquoi courir après celui qui nous fuit, et négliger ceux qui se présentent? Ah! pourquoi ?.... Je l'ignore, mais je l'éprouve fortement.

Il n'est plus pour moi de bonheur, de repos, que par la possession de cette femme que je hais et que j'aime avec une égale fureur. Je ne supporterai mon sort que du moment où je disposerai du sien. Alors tranquille et satisfait, je la verrai, à son tour, livrée aux orages que j'éprouve en ce moment; j'en exciterai mille autres encore. L'espoir et la crainte, la méfiance et la sécurité, tous les maux inventés par la haine, tous les biens accordés par l'amour, je veux qu'ils remplissent son cœur, qu'ils s'y succèdent à ma volonté. Ce temps viendra... Mais que de travaux encore! que j'en étois près hier! et qu'aujourd'hui je m'en vois éloigné! Comment m'en rapprocher? je n'ose tenter aucune démarche; je sens que pour prendre un parti il faudroit être

plus calme, et mon sang bout dans mes veines.

Ce qui redouble mon tourment, c'est le sang-froid avec lequel chacun répond ici à mes questions sur cet événement, sur sa cause, sur tout ce qu'il offre d'extraordinaire..... Personne ne sait rien, personne ne desire de rien savoir: à peine en auroit-on parlé, si j'avois consenti qu'on parlât d'autre chose. Madame de Rosemonde, chez qui j'ai couru ce matin quand j'ai appris cette nouvelle, m'a répondu avec le froid de son âge, que c'étoit la suite naturelle de l'indisposition que madame de Tourvel avoit eue hier; qu'elle avoit craint une maladie, et qu'elle avoit préféré d'être chez elle: elle trouve cela tout simple; elle en auroit fait autant, m'a-t-elle dit: comme s'il pouvoit y avoir quelque chose de commun entre elles deux! entre elle, qui n'a plus qu'à mourir; et l'autre, qui fait le charme et le tourment de ma vie!

Madame de Volanges, que d'abord j'avois soupçonnée d'être complice, ne paroît affectée que de n'avoir pas été consultée sur cette démarche. Je suis bien aise, je l'avoue, qu'elle n'ait pas eu le plaisir de me nuire. Cela me prouve encore qu'elle n'a pas, autant que je le craignois, la confiance de cette femme; c'est toujours une ennemie de moins. Comme elle se féliciteroit, si elle savoit que c'est moi qu'on a fui! comme elle se seroit gonflée d'orgueil, si c'eût été par ses conseils! comme son importance en auroit redoublé! Mon Dieu! que je la hais! Oh! je renouerai avec sa fille; je veux la travailler à ma fantaisie: aussi bien, je crois que je resterai ici quelque temps; au moins, le peu de réflexions que j'ai pu faire, me porte à ce parti.

Ne croyez-vous pas, en effet, qu'après une démarche aussi marquée, mon ingrate doit redouter ma présence? Si donc l'idée lui est venue que je pourrois la suivre, elle n'aura pas

manqué de me fermer sa porte ; et je ne veux pas plus l'accoutumer à ce moyen, qu'en souffrir l'humiliation. J'aime mieux lui annoncer au contraire que je reste ici ; je lui ferai même des instances pour qu'elle y revienne ; et quand elle sera bien persuadée de mon absence, j'arriverai chez elle : nous verrons comment elle supportera cette aventure. Mais il faut la différer pour en augmenter l'effet, et je ne sais encore si j'en aurai la patience : j'ai eu, vingt fois dans la journée, la bouche ouverte pour demander mes chevaux. Cependant je prendrai sur moi, je m'engage à recevoir votre réponse ici ; je vous pemande seulement, ma belle amie, de ne pas me la faire attendre.

Ce qui me contrarieroit le plus, seroit de ne pas savoir ce qui se passe : mais mon chasseur qui est à Paris, a des droits à quelque accès auprès de la femme-de-chambre : il pourra me servir. Je lui envoie une instruction et

de l'argent. Je vous prie de trouver bon que je joigne l'un et l'autre à cette lettre, et aussi d'avoir soin de les lui envoyer par un de vos gens, avec ordre de les lui remettre à lui-même. Je prends cette précaution, parce que le drôle a l'habitude de n'avoir jamais reçu les lettres que je lui écris, quand elles lui prescrivent quelque chose qui le gêne, et que, pour le moment, il ne me paroît pas aussi épris de sa conquête, que je voudrois qu'il le fût.

Adieu, ma belle amie; s'il vous vient quelque idée heureuse, quelque moyen de hâter ma marche, faites-m'en part. J'ai éprouvé plus d'une fois combien votre amitié pouvoit être utile; je l'éprouve encore en ce moment: car je me sens plus calme depuis que je vous écris; au moins, je parle à quelqu'un qui m'entend, et non aux automates près de qui je végète depuis ce matin. En vérité, plus je vais, et plus je suis tenté de croire qu'il n'y a que

vous et moi dans le monde, qui valions quelque chose.

Du château de... ce 3 octobre 17**.

LETTRE CI.

Le vicomte DE VALMONT *à* AZOLAN, *son chasseur.*

(Jointe à la précédente)

Il faut que vous soyez bien imbécille, vous qui êtes parti d'ici ce matin, de n'avoir pas su que madame de Tourvel en partoit aussi ; ou, si vous l'avez su, de n'être pas venu m'en avertir. A quoi sert-il donc que vous dépensiez mon argent à vous enivrer avec les valets ; que le temps que vous devriez employer à me servir, vous le passiez à faire l'agréable auprès des femmes-de-chambre, si je n'en suis pas mieux informé de ce qui se passe ? Voilà pourtant de vos négligences ! Mais je vous préviens

que s'il vous en arrive une seule dans cette affaire-ci, ce sera la dernière que vous aurez à mon service.

Il faut que vous m'instruisiez de tout ce qui se passe chez madame de Tourvel : de sa santé ; si elle dort ; si elle est triste ou gaie ; si elle sort souvent, et chez qui elle va ; si elle reçoit du monde chez elle, et qui y vient ; à quoi elle passe son temps ; si elle a de l'humeur avec ses femmes, particulièrement avec celle qu'elle avoit amenée ici ; ce qu'elle fait quand elle est seule, si quand elle lit, elle lit de suite, ou si elle interrompt sa lecture pour rêver ; de même quand elle écrit. Songez aussi à vous rendre l'ami de celui qui porte ses lettres à la poste. Offrez-vous souvent à lui pour faire cette commission à sa place ; et quand il acceptera, ne faites partir que celles qui vous paroîtront indifférentes, et envoyez-moi les autres, sur-tout celles à madame de Volanges si vous en rencontrez.

Arrangez-vous, pour être encore

quelque temps l'amant heureux de votre Julie. Si elle en a un autre, comme vous l'avez cru, faites-la consentir à se partager; et n'allez pas vous piquer d'une ridicule délicatesse : vous serez dans le cas de bien d'autres, qui valent mieux que vous. Si pourtant votre second se rendoit trop importun; si vous vous apperceviez, par exemple, qu'il occupât trop Julie pendant la journée, et qu'elle en fût moins souvent auprès de sa maîtresse, écartez-le par quelques moyens; ou cherchez-lui querelle : n'en craignez pas les suites, je vous soutiendrai. Sur-tout ne quittez pas cette maison. C'est par l'assiduité qu'on voit tout, et qu'on voit bien. Si même le hasard faisoit renvoyer quelqu'un des gens, présentez-vous pour le remplacer, comme n'étant plus à moi. Dites dans ce cas, que vous m'avez quitté pour chercher une maison plus tranquille et plus réglée. Tâchez enfin de vous faire accepter. Je ne vous en garderai pas moins à mon service pen-

dant ce temps : ce sera comme chez la duchesse de***, et par la suite, madame de Tourvel vous en récompensera de même.

Si vous aviez assez d'adresse et de zèle, cette instruction devroit suffire ; mais pour suppléer à l'un et à l'autre, je vous envoie de l'argent. Le billet ci-joint vous autorise, comme vous verrez, à toucher vingt-cinq louis chez mon homme d'affaires ; car je ne doute pas que vous ne soyez sans le sou. Vous emploierez de cette somme, ce qui sera nécessaire pour décider Julie à établir une correspondance avec moi. Le reste servira à faire boire les gens. Ayez soin, autant que cela se pourra, que ce soit chez le suisse de la maison, afin qu'il aime à vous y voir venir. Mais n'oubliez pas que ce ne sont pas vos plaisirs que je veux payer, mais vos services.

Accoutumez Julie à observer tout et à tout rapporter, même ce qui lui paroîtroit minutieux. Il vaut mieux qu'elle

écrive dix phrases inutiles, que d'en omettre une intéressante; et souvent ce qui paroît indifférent ne l'est pas. Comme il faut que je puisse être instruit sur-le-champ, s'il arrivoit quelque chose qui vous parût mériter attention, aussitôt cette lettre reçue, vous enverrez Philippe, sur le cheval de commission, s'établir à **** (1); il y restera jusqu'à nouvel ordre, ce sera un relais en cas de besoin. Pour la correspondance courante, la poste suffira.

Prenez garde de perdre cette lettre. Relisez-la tous les jours, tant pour vous assurer de ne rien oublier, que pour être sûr de l'avoir encore. Faites enfin tout ce qu'il faut faire, quand on est honoré de ma confiance. Vous savez que si je suis content de vous, vous le serez de moi.

Du château de….. ce 3 octobre 17**.

---

(1) Village à moitié chemin de Paris au château de madame de Rosemonde.

LETTRE CII.

La présidente DE TOURVEL *à madame* DE ROSEMONDE.

Vous serez bien étonnée, Madame, en apprenant que je pars de chez vous aussi précipitamment. Cette démarche va vous paroître bien extraordinaire : mais que votre surprise va redoubler encore quand vous en saurez les raisons ! Peut-être trouverez-vous qu'en vous les confiant, je ne respecte pas assez la tranquillité nécessaire à votre âge ; que je m'écarte même des sentimens de vénération qui vous sont dûs à tant de titres ? Ah ! Madame, pardon : mais mon cœur est oppressé ; il a besoin d'épancher sa douleur dans le sein d'une amie également douce et prudente : quelle autre que vous pouvoit-il choisir ? regardez-moi comme votre enfant. Ayez pour moi les bontés maternelles ; je les implore. J'y ai peut-

être quelques droits par mes sentimens pour vous.

Où est le temps où, toute entière à ces sentimens louables, je ne connoissois point ceux qui portant dans l'ame le trouble mortel que j'éprouve, ôtent la force de les combattre en même temps qu'ils en imposent le devoir? Ah! ce fatal voyage m'a perdue...

Que vous dirai-je enfin? j'aime, oui, j'aime éperduement. Hélas! ce mot que j'écris pour la première fois, ce mot si souvent demandé sans être obtenu, je paierois de ma vie la douceur de pouvoir une fois seulement le faire entendre à celui qui l'inspire; et pourtant il faut le refuser sans cesse! Il va douter encore de mes sentimens; il croira avoir à s'en plaindre. Je suis bien malheureuse! Que ne lui est-il aussi facile de lire dans mon cœur que d'y régner? Oui, je souffrirois moins, s'il savoit tout ce que je souffre; mais vous-même, à qui je le dis, vous n'en aurez encore qu'une foible idée.

« Dans peu de momens, je vais le fuir et l'affliger. Tandis qu'il se croira encore près de moi, je serai déjà loin de lui, à l'heure où j'avois coutume de le voir chaque jour, je serai dans des lieux où il n'est jamais venu, où je ne dois pas permettre qu'il vienne. Déjà tous mes préparatifs sont faits ; tout est là, sous mes yeux ; je ne puis les reposer sur rien qui ne m'annonce ce cruel départ. Tout est prêt, excepté moi!.... et plus mon cœur s'y refuse, plus il me prouve la nécessité de m'y soumettre.

Je m'y soumettrai sans doute ; il vaut mieux mourir que de vivre coupable. Déja je le sens, je ne le suis que trop ; je n'ai sauvé que ma sagesse, la vertu s'est évanouie. Faut-il vous l'avouer, ce qui me reste encore, je le dois à sa générosité. Enivrée du plaisir de le voir, de l'entendre, de la douceur de le sentir auprès de moi, du bonheur plus grand de pouvoir faire le sien, j'étois sans puissance et sans force ; à peine m'en restoit-il pour combattre,

je n'en avois plus pour résister ; je frémissois de mon danger, sans pouvoir le fuir. Eh bien! il a vu ma peine, et il a eu pitié de moi. Comment ne le chérirois-je pas? je lui dois bien plus que la vie.

Ah! si en restant auprès de lui je n'avois à trembler que pour elle, ne croyez pas que jamais je consentisse à m'éloigner? Que m'est-elle sans lui, ne serois-je pas trop heureuse de la perdre? Condamnée à faire éternellement son malheur et le mien ; à n'oser ni me plaindre, ni le consoler : à me défendre chaque jour contre lui, contre moi-même ; à mettre mes soins à causer sa peine quand je voudrois les consacrer tous à son bonheur : vivre ainsi, n'est-ce pas mourir mille fois? voilà pourtant quel va être mon sort. Je le supporterai cependant, j'en aurai le courage. O vous que je choisis pour ma mère, recevez-en le serment!

Recevez aussi celui que je fais de

ne vous dérober aucune de mes actions ; recevez-le, je vous en conjure; je vous le demande comme un secours dont j'ai besoin : ainsi, engagée à vous dire tout, je m'accoutumerai à me croire toujours en votre présence. Votre vertu remplacera la mienne. Jamais, sans doute, je ne consentirai à rougir à vos yeux ; et retenue par ce frein puissant, tandis que je chérirai en vous l'indulgente amie confidente de ma foiblesse, j'y honorerai encore l'ange tutélaire qui me sauvera de la honte.

C'est bien en éprouver assez que d'avoir à faire cette demande. Fatal effet d'une présomptueuse confiance ! pourquoi n'ai-je pas redouté plutôt ce penchant que j'ai senti naître ? Pourquoi me suis-je flattée de pouvoir à mon gré le maîtriser ou le vaincre ? Insensée ! je connoissois bien peu l'amour ! Ah ! si je l'avois combattu avec plus de soin, peut-être eût-il pris moins d'empire ! peut-être alors ce départ n'eût

pas été nécessaire ; ou même, en me soumettant à ce parti douloureux, j'aurois pu ne pas rompre entièrement une liaison qu'il eût suffi de rendre moins fréquente ! Mais tout perdre à la fois ! et pour jamais ! O mon amie !.... Mais quoi ! même en vous écrivant, je m'égare encore dans des vœux criminels ? Ah ! partons, partons, et que du moins ces torts involontaires soient expiés par mes sacrifices.

Adieu, ma respectable amie ; aimez-moi comme votre fille, adoptez-moi pour telle ; et soyez sûre que, malgré ma foiblesse, j'aimerois mieux mourir que de me rendre indigne de votre choix.

De...ce 3 octobre 17**, à une heure du matin.

LETTRE CIII.

Madame DE ROSEMONDE *à la présidente* DE TOURVEL.

J'AI été, ma chère belle, plus affligée de votre départ que surprise de sa cause; une longue expérience, et l'intérêt que vous inspirez, avoient suffi pour m'éclairer sur l'état de votre cœur; et s'il faut tout dire, vous ne m'avez rien ou presque rien appris par votre lettre. Si je n'avois été instruite que par elle, j'ignorerois encore quel est celui que vous aimez; car en me parlant de *lui* tout le temps, vous n'avez pas écrit son nom une seule fois. Je n'en avois pas besoin; je sais bien qui c'est. Mais je le remarque, parce que je me suis rappellé que c'est toujours-là le style de l'amour. Je vois qu'il en est encore comme au temps passé.

Je ne croyois guère être jamais dans le cas de revenir sur des souvenirs si

éloignés de moi, et si étrangers à mon âge. Pourtant, depuis hier, je m'en suis vraiment beaucoup occupée, par le desir que j'avois d'y trouver quelque chose qui pût vous être utile. Mais que puis-je faire, que vous admirer et vous plaindre ? Je loue le parti sage que vous avez pris : mais il m'effraie, parce que j'en conclus que vous l'avez jugé nécessaire ; et quand on en est là, il est bien difficile de se tenir toujours éloignée de celui dont notre cœur nous rapproche sans cesse.

Cependant ne vous découragez pas. Rien ne doit être impossible à votre belle ame ; et quand vous devriez un jour avoir le malheur de succomber, (ce qu'à Dieu ne plaise !) croyez-moi, ma chère belle, réservez-vous au moins la consolation d'avoir combattu de toute votre puissance. Et puis, ce que ne peut la sagesse humaine, la grace divine l'opère quand il lui plaît. Peut-être êtes-vous à la veille de ses secours ; et votre vertu, éprouvée dans ces com-

bats terribles, en sortira plus pure et plus brillante. La force que vous n'avez pas aujourd'hui, espérez que vous la recevrez demain. N'y comptez pas pour vous en reposer sur elle, mais pour vous encourager à user de toutes les vôtres.

En laissant à la Providence le soin de vous secourir dans un danger contre lequel je ne peux rien, je me réserve de vous soutenir et vous consoler autant qu'il sera en moi. Je ne soulagerai pas vos peines, mais je les partagerai. C'est à ce titre que je recevrai volontiers vos confidences. Je sens que votre cœur doit avoir besoin de s'épancher. Je vous ouvre le mien; l'âge ne l'a pas encore refroidi au point d'être insensible à l'amitié. Vous le trouverez toujours prêt à vous recevoir. Ce sera un foible soulagement à vos douleurs, mais au moins vous ne pleurerez pas seule : et quand ce malheureux amour, prenant trop d'empire sur vous, vous forcera d'en parler, il vaut mieux que

ce soit avec moi qu'avec *lui*. Voilà que je parle comme vous ; et je crois qu'à nous deux nous ne parviendrons pas à le nommer ; au reste, nous nous entendons.

Je ne sais si je fais bien de vous dire qu'il m'a paru vivement affecté de votre départ ; il seroit peut-être plus sage de ne vous en pas parler : mais je n'aime pas cette sagesse qui afflige ses amis. Je suis pourtant forcée de n'en pas parler plus long-temps. Ma vue débile, et ma main tremblante, ne me permettent pas de longues lettres, quand il faut les écrire moi-même.

Adieu donc, ma chère belle, adieu ; mon aimable enfant ; oui, je vous adopte volontiers pour ma fille ; et vous avez bien tout ce qu'il faut pour faire l'orgueil et le plaisir d'une mère.

Du château de.... ce 3 octobre 17**.

LETTRE

LETTRE CIV.

La marquise DE MERTEUIL *à madame* DE VOLANGES.

En vérité, ma chère et bonne amie, j'ai eu peine à me défendre d'un mouvement d'orgueil, en lisant votre lettre. Quoi! vous m'honorez de votre entière confiance! vous allez même jusqu'à me demander des conseils! Ah! je suis bien heureuse, si je mérite cette opinion favorable de votre part: si je ne la dois pas seulement à la prévention de l'amitié. Au reste, quel qu'en soit le motif, elle n'en est pas moins précieuse à mon cœur; et l'avoir obtenue, n'est à mes yeux qu'une raison de plus, pour travailler davantage à la mériter. Je vais donc (mais sans prétendre vous donner un avis) vous dire librement ma façon de penser. Je m'en méfie, parce qu'elle diffère de la vôtre: mais quand je vous

aurai exposé mes raisons, vous les jugerez; et si vous les condamnez, je souscris d'avance à votre jugement. J'aurai au moins cette sagesse, de ne pas me croire plus sage que vous.

Si pourtant, et pour cette seule fois, mon avis se trouvoit préférable, il faudroit en chercher la cause dans les illusions de l'amour maternel. Puisque ce sentiment est louable, il doit se trouver en vous. Qu'il se reconnoît bien en effet dans le parti que vous êtes tentée de prendre! c'est ainsi que, s'il vous arrive d'errer quelquefois, ce n'est jamais que dans le choix des vertus.

La prudence est, à ce qu'il me semble, celle qu'il faut préférer, quand on dispose du sort des autres, et surtout quand il s'agit de le fixer par un lien indissoluble et sacré, tel que celui du mariage. C'est alors qu'une mère, également sage et tendre, doit, comme vous le dites bien, *aider sa fille de son expérience*. Or, je vous le

demande, qu'a-t-elle à faire pour y parvenir ? si non de distinguer, pour elle, entre ce qui plaît et ce qui convient.

Ne seroit-ce donc pas avilir l'autorité maternelle, ne seroit-ce donc pas l'anéantir, que de la subordonner à un goût frivole, dont la puissance illusoire ne se fait sentir qu'à ceux qui la redoutent, et disparoît si-tôt qu'on la méprise ? Pour moi, je l'avoue, je n'ai jamais cru à ces passions entraînantes et irrésistibles, dont il semble qu'on soit convenu de faire l'excuse générale de nos déréglemens. Je ne conçois pas comment un goût, qu'un moment voit naître et qu'un autre voit mourir, peut avoir plus de force que les principes inaltérables de pudeur, d'honnêteté et de modestie ; et je n'entends pas plus qu'une femme qui les trahit puisse être justifiée par sa passion prétendue, qu'un voleur ne le seroit par la passion de l'ar-

gent, ou un assasin par celle de la vengeance.

Eh! qui peut dire n'avoir jamais eu à combattre? Mais j'ai toujours cherché à me persuader que, pour résister, il suffisoit de le vouloir; et jusqu'alors au moins, mon expérience a confirmé mon opinion. Que seroit la vertu, sans les devoirs qu'elle impose? son culte est dans nos sacrifices, sa récompense dans nos cœurs. Ces vérités ne peuvent être niées que par ceux qui ont intérêt de les méconnoître, et qui, déjà dépravés, espèrent faire un moment d'illusion, en essayant de justifier leur mauvaise conduite par de mauvaises raisons

Mais pourroit-on le craindre d'un enfant simple et timide; d'un enfant né de vous, et dont l'éducation modeste et pure n'a pu que fortifier l'heureux naturel? C'est pourtant à cette crainte, que j'ose dire humiliante pour votre fille, que vous voulez sacrifier le ma-

riage avantageux que votre prudence avoit ménagé pour elle ! J'aime beaucoup Danceny ; et depuis long-temps, comme vous savez, je vois peu M. de Gercourt : mais mon amitié pour l'un, mon indifférence pour l'autre, ne m'empêchent point de sentir l'énorme différence qui se trouve entre ces deux partis.

Leur naissance est égale, j'en conviens ; mais l'un est sans fortune, et celle de l'autre est telle que, même sans naissance, elle auroit suffi pour le mener à tout. J'avoue bien que l'argent ne fait pas le bonheur; mais il faut avouer aussi qu'il le facilite beaucoup. Mademoiselle de Volanges est, comme vous dites, assez riche pour deux : cependant soixante mille livres de rente dont elle va jouir, ne sont pas déjà tant quand on porte le nom de Danceny, quand il faut monter et soutenir une maison qui y réponde. Nous ne sommes plus au temps de madame de Sévigné. Le luxe absorbe

tout : on le blâme, mais il faut l'imiter, et le superflu finit par priver du nécessaire.

Quant aux qualités personnelles que vous comptez pour beaucoup, et avec beaucoup de raison, assurément M. de Gercourt est sans reproches de ce côté; et à lui ses preuves sont faites. J'aime à croire, et je crois qu'en effet Danceny ne lui cède en rien ; mais en sommes-nous aussi sûres ? Il est vrai qu'il a paru jusqu'ici exempt des défauts de son âge, et que malgré le ton du jour, il montre un goût pour la bonne compagnie, qui fait augurer favorablement de lui : mais qui sait si cette sagesse apparente, il ne la doit pas à la médiocrité de sa fortune ? Pour peu qu'on craigne d'être fripon ou crapuleux, il faut de l'argent pour être joueur ou libertin, et l'on peut encore aimer les défauts dont on redoute les excès. Enfin il ne seroit pas le millième, qui auroit vu la bonne compagnie, uniquement faute de pouvoir mieux faire.

Je ne dis pas (à Dieu ne plaise!) que je croie cela de lui : mais ce seroit toujours un risque à courir ; et quels reproches n'auriez-vous pas à vous faire, si l'événement n'étoit pas heureux ! Que répondriez-vous à votre fille, qui vous diroit : « Ma mère, j'étois jeune et sans expérience ; j'étois
» même séduite par une erreur pardonnable à mon âge : mais le ciel,
» qui avoit prévu ma foiblesse, m'avoit accordé une mère sage, pour y
» remédier et m'en garantir. Pourquoi
» donc, oubliant votre prudence,
» avez-vous consenti à mon malheur ?
» étoit-ce à moi à me choisir un époux,
» quand je ne connoissois rien de l'état
» du mariage ? Quand je l'aurois voulu, n'étoit-ce pas à vous à vous y
» opposer ? Mais je n'ai jamais eu cette
» folle volonté. Décidée à vous obéir,
» j'ai attendu votre choix avec une respectueuse résignation ; jamais je
» ne me suis écartée de la soumission que je vous devois, et cepen-

» dant je porte aujourd'hui la peine
» qui n'est due qu'aux enfants rebelles,
» Ah ! votre foiblesse m'a perdue.... ».
Peut-être son respect étoufferoit-il ces plaintes ; mais l'amour maternel les devineroit : et les larmes de votre fille, pour être dérobées, n'en couleroient pas moins sur votre cœur. Où chercherez-vous alors vos consolations ? Sera-ce dans ce fol amour, contre lequel vous auriez dû l'armer, et par qui au contraire vous vous seriez laissée séduire ?

J'ignore, ma chère amie, si j'ai contre cette passion une prévention trop forte : mais je la crois redoutable, même dans le mariage. Ce n'est pas que je désapprouve qu'un sentiment honnête et doux vienne embellir le lien conjugal, et adoucir en quelque sorte les devoirs qu'il impose : mais ce n'est pas à lui qu'il appartient de le former ; ce n'est pas à l'illusion d'un moment, à régler le choix de notre vie. En effet, pour choisir il faut comparer ; et com-

ment le pouvoir, quand un seul objet nous occupe; quand celui-là même on ne peut le connoître, plongé que l'on est dans l'ivresse et l'aveuglement?

J'ai rencontré, comme vous pouvez croire, plusieurs femmes atteintes de ce mal dangereux; j'ai reçu les confidences de quelques-unes. A les entendre, il n'en est point dont l'amant ne soit un être parfait: mais ces perfections chimériques n'existent que dans leur imagination. Leur tête exaltée ne rêve qu'agrémens et vertus; elles en parent à plaisir celui qu'elles préfèrent: c'est la draperie d'un dieu, portée souvent par un modèle abject: mais quel qu'il soit, à peine l'en ont-elles revêtu, que dupes de leur propre ouvrage, elles se prosternent pour l'adorer.

Ou votre fille n'aime point Danceny, ou elle éprouve cette même illusion; elle est commune à tous deux, si leur amour est réciproque. Ainsi votre raison, pour les unir à jamais, se réduit à la certitude qu'ils ne se connoissent

pas, qu'ils ne peuvent se connoître. Mais me direz-vous, M. de Gercourt et ma fille se connoissent-ils davantage ? non sans doute; mais au moins ne s'abusent-ils pas, ils s'ignorent seulement. Qu'arrive-t-il dans ce cas entre deux époux, que je suppose honnêtes? c'est que chacun d'eux étudie l'autre, s'observe vis-à-vis de lui, cherche et reconnoît bientôt ce qu'il faut qu'il cède de ses goûts et de ses volontés, pour la tranquillité commune. Ces légers sacrifices se font sans peine, parce qu'ils sont réciproques, et qu'on les a prévus: bientôt ils font naître une bienveillance mutuelle; et l'habitude, qui fortifie tous les penchans qu'elle ne détruit pas, amène peu-à-peu cette douce amitié, cette tendre confiance, qui, jointes à l'estime, forment, ce me semble, le véritable, le solide bonheur des mariages.

Les illusions de l'amour peuvent être plus douces; mais qui ne sait aussi qu'elles sont moins durables? et quels

dangers n'amène pas le moment qui les détruit ! C'est alors que les moindres défauts paroissent choquans et insupportables, par le contraste qu'ils forment avec l'idée de perfection qui nous avoit séduits. Chacun des deux époux croit cependant que l'autre seul a changé, et que lui vaut toujours ce qu'un moment d'erreur l'avoit fait apprécier. Le charme qu'il n'éprouve plus, il s'étonne de ne le plus faire naître; il en est humilié: la vanité blessée aigrit les esprits, augmente les torts, produit l'humeur, enfante la haine; et de frivoles plaisirs sont payés enfin par de longues infortunes.

Voilà, ma chère amie, ma façon de penser sur l'objet qui nous occupe; je ne la défends pas, je l'expose seulement; c'est à vous à décider. Mais si vous persistez dans votre avis, je vous demande de me faire connoître les raisons qui auront combattu les miennes: je serai bien aise de m'éclairer auprès

de vous, et sur-tout d'être rassurée sur le sort de votre aimable enfant, dont je desire bien ardemment le bonheur, et par mon amitié pour elle, et par celle qui m'unit à vous pour la vie.

Paris, ce 4 octobre 17**.

LETTRE CV.

La Marquise DE MERTEUIL à CÉCILE VOLANGES.

Eh bien! petite, vous voilà donc bien fâchée, bien honteuse! et ce M. de Valmont est un méchant homme, n'est-ce pas? Comment! il ose vous traiter comme la femme qu'il aimeroit le mieux! Il vous apprend ce que vous mouriez d'envie de savoir! En vérité, ces procédés-là sont impardonnables. Et vous, de votre côté, vous voulez garder votre sagesse pour votre amant (qui n'en abuse pas; vous ne chérissez de l'amour que les peines, et non les

les plaisirs ! Rien de mieux, et vous figurerez à merveille dans un roman. De la passion, de l'infortune, de la vertu par-dessus tout, que de belles choses ! au milieu de ce brillant cortège, on s'ennuie quelquefois à la vérité, mais on le rend bien.

Voyez donc, la pauvre enfant, comme elle est à plaindre ! Elle avoit les yeux battus le lendemain ! et que direz-vous donc, quand ce seront ceux de votre amant ? Allez, mon bel ange, vous ne les aurez pas toujours ainsi ; tous les hommes ne sont pas des Valmont. Et puis, ne plus oser lever ces yeux-là ! Oh ! par exemple, vous avez eu bien raison ; tout le monde y auroit lu votre aventure. Croyez-moi cependant, s'il en étoit ainsi, nos femmes et même nos demoiselles auroient le regard plus modeste.

Malgré les louanges que je suis forcée de vous donner, comme vous voyez, il faut convenir pourtant que vous avez manqué votre chef-d'œuvre ;

c'étoit de tout dire à votre maman. Vous aviez si bien commencé ! déjà vous vous étiez jettée dans ses bras, vous sangloticz, elle pleuroit aussi : quelle scène pathétique ! et quel dommage de ne l'avoir pas achevée ! Votre tendre mère, toute ravie d'aise, et pour aider à votre vertu, vous auroit cloîtrée pour toute votre vie ; et là vous auriez aimé Danceny tant que vous auriez voulu, sans rivaux et sans péché : vous vous seriez désolée tout à votre aise; et Valmont, à coup sûr, n'auroit pas été troubler votre douleur par de contrarians plaisirs.

Sérieusement, peut-on, à quinze ans passés, être enfant comme vous l'êtes ? Vous avez bien raison de dire que vous ne méritez pas mes bontés. Je voulois pourtant être votre amie : vous en avez besoin peut-être avec la mère que vous avez, et le mari qu'elle veut vous donner ! Mais si vous ne vous formez pas davantage, que voulez-vous qu'on fasse de vous ! Que peut-on espérer,

si ce qui fait venir l'esprit aux filles, semble au contraire vous l'ôter?

Si vous pouviez prendre sur vous de raisonner un moment, vous trouveriez bientôt que vous devez vous féliciter au lieu de vous plaindre. Mais vous êtes honteuse, et cela vous gêne! Eh! tranquillisez-vous; la honte que cause l'amour, est comme sa douleur: on ne l'éprouve qu'une fois. On peut encore la feindre après; mais on ne la sent plus. Cependant le plaisir reste, et c'est bien quelque chose. Je crois même avoir démêlé, à travers votre petit bavardage, que vous pourriez le compter pour beaucoup. Allons, un peu de bonne foi. Là, ce trouble qui vous empêchoit *de faire comme vous disiez*, qui vous faisoit trouver *si difficile de se défendre*, qui vous rendoit *comme fâchée* quand Valmont s'en est allé, étoit-ce bien la honte qui le causoit? ou si c'étoit le plaisir? et *ses façons de dire auxquelles on ne sait comment répondre*, cela ne viendroit-il pas de *ses façons de faire?* Ah,

petite fille, vous mentez, et vous mentez à votre amie! Cela n'est pas bien. Mais brisons là.

Ce qui, pour tout le monde, seroit un plaisir, et pourroit n'être que cela, devient dans votre situation un véritable bonheur. En effet, placée entre une mère dont il vous importe d'être aimée, et un amant dont vous desirez de l'être toujours, comment ne voyez-vous pas que le seul moyen d'obtenir ces succès opposés, est de vous occuper d'un tiers? Distraite par cette nouvelle aventure, tandis que vis-à-vis de votre maman vous aurez l'air de sacrifier à votre soumission pour elle un goût qui lui déplaît, vous acquerrez vis-à-vis de votre amant l'honneur d'une belle défense. En l'assurant sans cesse de votre amour, vous ne lui en accorderez pas les dernières preuves. Ces refus, si peu pénibles dans le cas où vous serez, il ne manquera pas de les mettre sur le compte de votre vertu; il s'en plaindra peut-être, mais il vous en aimera davantage,

et pour avoir le double mérite, aux yeux de l'un, de sacrifier l'amour, à ceux de l'autre d'y résister, il ne vous en coûtera que d'en goûter les plaisirs. O combien de femmes ont perdu leur réputation, qui l'eussent conservée avec soin, si elles avoient pu la soutenir par de pareils moyens!

Ce parti que je vous propose, ne vous paroît-il pas le plus raisonnable comme le plus doux? Savez-vous ce que vous avez gagné à celui que vous avez pris? c'est que votre maman a attribué votre redoublement de tristesse à un redoublement d'amour, qu'elle en est outrée, et que pour vous en punir elle n'attend que d'en être plus sûre. Elle vient de m'en écrire; elle tentera tout pour obtenir cet aveu de vous-même. Elle ira, peut-être, me dit-elle, jusqu'à vous proposer Danceny pour époux; et cela, pour vous engager à parler. Et si, vous laissant séduire par cette trompeuse tendresse, vous répondiez selon votre

cœur, bientôt renfermée pour longtemps, peut-être pour toujours, vous pleureriez à loisir votre aveugle crédulité.

Cette ruse qu'elle veut employer contre vous, il faut la combattre par une autre. Commencez donc, en lui montrant moins de tristesse, à lui faire croire que vous songez moins à Danceny. Elle se persuadera d'autant plus facilement, que c'est l'effet ordinaire de l'absence ; et elle vous en saura d'autant plus de gré, qu'elle y trouvera une occasion de s'applaudir de sa prudence, qui lui a suggéré ce moyen. Mais si, conservant quelque doute, elle persistoit pourtant à vous éprouver, et qu'elle vînt à vous parler de mariage, renfermez-vous, en fille bien née, dans une parfaite soumission. Au fait, qu'y risquez-vous ? Pour ce qu'on fait d'un mari, l'un vaut toujours bien l'autre ; et le plus incommode est encore moins gênant qu'une mère.

Une fois plus contente de vous, votre

maman vous mariera enfin ; et alors, plus libre dans vos démarches, vous pourrez, à votre choix, quitter Valmont pour prendre Danceny, ou même les garder tous deux. Car, prenez-y garde, votre Danceny est gentil ; mais c'est un de ces hommes qu'on a quand on veut et tant qu'on veut : on peut donc se mettre à l'aise avec lui. Il n'en est pas de même de Valmont : on le garde difficilement ; et il est dangereux de le quitter. Il faut avec lui beaucoup d'adresse, ou, quand on n'en a pas, beaucoup de docilité. Mais aussi, si vous pouviez parvenir à vous l'attacher comme ami, ce seroit-là un bonheur ! il vous mettroit tout de suite au premier rang de nos femmes à la mode. C'est comme cela qu'on acquiert une consistance dans le monde, et non pas à rougir et à pleurer, comme quand vos religieuses vous faisoient dîner à genoux.

Vous tâcherez donc, si vous êtes sage, de vous raccommoder avec Val-

mont, qui doit être très en colère contre vous; et comme il faut savoir réparer ses sottises, ne craignez pas de lui faire quelques avances; aussi-bien apprendrez-vous bientôt, que si les hommes nous font les premières, nous sommes presque toujours obligées de faire les secondes. Vous avez un prétexte pour celles-ci: car il ne faut pas que vous gardiez cette lettre; et j'exige de vous de la remettre à Valmont aussi-tôt que vous l'aurez lue. N'oubliez pas pourtant de la recacheter auparavant. D'abord, c'est qu'il faut vous laisser le mérite de la démarche que vous ferez vis-à-vis de lui, et qu'elle n'ait pas l'air de vous avoir été conseillée; et puis, c'est qu'il n'y a que vous au monde, dont je sois assez l'amie pour vous parler comme je fais.

Adieu, bel ange; suivez mes conseils, et vous me manderez si vous vous en trouvez bien.

P. S. A propos, j'oubliois..... un

mot encore. Voyez donc à soigner davantage votre style. Vous écrivez toujours comme un enfant. Je vois bien d'où cela vient; c'est que vous dites tout ce que vous pensez, et rien de ce que vous ne pensez pas. Cela peut passer ainsi de vous à moi, qui devons n'avoir rien de caché l'une pour l'autre : mais avec tout le monde! avec votre amant sur-tout! vous auriez toujours l'air d'une petite sotte. Vous voyez bien que quand vous écrivez à quelqu'un, c'est pour lui et non pas pour vous : vous devez donc moins chercher à lui dire ce que vous pensez, que ce qui lui plaît davantage.

Adieu, mon cœur : je vous embrasse au lieu de vous gronder, dans l'espérance que vous serez plus raisonnable.

Paris, ce 4 octobre 17**.

LETTRE CVI.

La marquise DE MERTEUIL *au vicomte* DE VALMONT.

A merveille, Vicomte, et pour le coup, je vous aime à la fureur! Au reste, après la première de vos deux lettres, on pouvoit s'attendre à la seconde: aussi, ne m'a-t-elle point étonnée; et tandis que déjà fier de vos succès à venir, vous en sollicitiez la récompense, et que vous me demandiez si j'étois prête, je voyois bien que je n'avois pas tant besoin de me presser. Oui, d'honneur; en lisant le beau récit de cette scène tendre, et qui vous avoit si *vivement ému*; en voyant votre retenue, digne des plus beaux temps de notre chevalerie, j'ai dit vingt fois: voilà une affaire manquée!

Mais c'est que cela ne pouvoit pas être autrement. Que voulez-vous que

fasse une pauvre femme qui se rend, et qu'on ne prend pas ? Ma foi, dans ce cas là, il faut au moins sauver l'honneur ; et c'est ce qu'a fait votre présidente. Je sais bien que pour moi, qui ai senti que la marche qu'elle a prise n'est vraiment pas sans quelqu'effet, je me propose d'en faire usage, pour mon compte, à la première occasion un peu sérieuse qui se présentera : mais je promets bien que si celui pour qui j'en ferai les frais, n'en profite pas mieux que vous, il peut assurément renoncer à moi pour toujours.

Vous voilà donc absolument réduit à rien ! et cela entre deux femmes, dont l'une étoit déjà au lendemain, et l'autre ne demandoit pas mieux que d'y être ! Eh bien ! vous allez croire que je me vante, et dire qu'il est facile de prophétiser après l'événement ; mais je peux vous jurer que je m'y attendois. C'est que réellement vous n'avez pas le génie de votre état ; vous n'en savez que ce que vous en avez appris, et vous

n'inventez rien. Aussi, dès que les circonstances ne se prêtent plus à vos formules d'usage, et qu'il vous faut sortir de la route ordinaire, vous restez court comme un écolier. Enfin, un enfantillage, d'une part; de l'autre, un retour de pruderie, parce qu'on ne les éprouve pas tous les jours, suffisent pour vous déconcerter; et vous ne savez ni les prévenir, ni y remédier. Ah, Vicomte! Vicomte! vous m'apprenez à ne pas juger les hommes par leurs succès; et bientôt, il faudra dire de vous: Il fut brave un tel jour. Et quand vous avez fait sottises sur sottises, vous recourez à moi! Il semble que je n'aie rien autre chose à faire que de les réparer. Il est vrai que ce seroit bien assez d'ouvrage.

Quoi qu'il en soit de ces deux aventures, l'une est entreprise contre mon gré, et je ne m'en mêle point; pour l'autre, comme vous y avez mis quelque complaisance pour moi, j'en fais mon affaire. La lettre que je joins ici,

que vous lirez d'abord, et que vous remettrez ensuite à la petite Volanges, est plus que suffisante pour vous la ramener : mais, je vous en prie, donnez quelques soins à cet enfant, et faisons-en, de concert, le désespoir de sa mère et de Gercourt. Il n'y a pas à craindre de forcer les doses. Je vois clairement que la petite personne n'en sera point effrayée ; et nos vues sur elle une fois remplies, elle deviendra ce qu'elle pourra.

Je me désintéresse entiérement sur son compte. J'avois eu quelqu'envie d'en faire au moins une intrigante subalterne, et de la prendre pour jouer *les seconds* sous moi : mais je vois qu'il n'y a pas d'étoffe ; elle a une sotte ingénuité qui n'a pas cédé même au spécifique que vous avez employé, lequel pourtant n'en manque guère ; et c'est, selon moi, la maladie la plus dangereuse que femme puisse avoir. Elle dénote, sur-tout, une foiblesse de caractère presque toujours incurable, et qui

s'oppose à tout ; de sorte que, tandis que nous nous occuperions à former cette petite fille pour l'intrigue, nous n'en ferions qu'une femme facile. Or, je ne connois rien de si plat que cette facilité de bêtise, qui se rend sans savoir ni comment ni pourquoi, uniquement parce qu'on l'attaque et qu'elle ne sait pas résister. Ces sortes de femmes ne sont absolument que des machines à plaisir.

Vous me direz qu'il n'y a qu'à n'en faire que cela, et que c'est assez pour nos projets. A la bonne heure ! mais n'oublions pas que de ces machines-là, tout le monde commence bientôt à en connoître les ressorts et les moteurs ; ainsi, que pour se servir de celle-ci sans danger, il faut se dépêcher, s'arrêter de bonne heure, et la briser ensuite. A la vérité, les moyens ne nous manqueront pas pour nous en défaire, et Gercourt la fera toujours bien enfermer quand nous voudrons. Au fait, quand il ne pourra plus douter de

sa déconvenue, quand elle sera bien publique et bien notoire, que nous importe qu'il se venge, pourvu qu'il ne se console pas ? Ce que je dis du mari, vous le pensez sans doute de la mère ; ainsi cela vaut fait.

Ce parti que je crois le meilleur, et auquel je me suis arrêtée, m'a décidée à mener la jeune personne un peu vîte, comme vous verrez par ma lettre ; cela rend aussi très-important de ne rien laisser entre ses mains qui puisse nous compromettre, et je vous prie d'y avoir attention. Cette précaution une fois prise, je me charge du moral ; le reste vous regarde. Si pourtant nous voyons par la suite que l'ingénuité se corrige, nous serons toujours à temps de changer de projet. Il n'en auroit pas moins fallu, un jour ou l'autre, nous occuper de ce que nous allons faire : dans aucun cas, nos soins ne seront perdus.

Savez-vous que les miens ont risqué de l'être, et que l'étoile de Gercourt

a pensé l'emporter sur ma prudence? madame de Volanges n'a-t-elle pas eu un moment de foiblesse maternelle? ne vouloit-elle pas donner sa fille à Danceny? C'étoit-là ce qu'annonçoit cet intérêt plus tendre, que vous aviez remarqué *le lendemain.* C'est encore vous qui auriez été cause de ce beau chef-d'œuvre! Heureusement la tendre mère m'en a écrit, et j'espère que ma réponse l'en dégoûtera. J'y parle tant vertu, et sur-tout je la cajole tant, qu'elle doit trouver que j'ai raison.

Je suis fâchée de n'avoir pas eu le temps de prendre copie de ma lettre, pour vous édifier sur l'austérité de ma morale. Vous verriez comme je méprise les femmes assez dépravées pour avoir un amant! Il est si commode d'être rigoriste dans ses discours! cela ne nuit jamais qu'aux autres, et ne nous gêne aucunement..... Et puis je n'ignore pas que la bonne dame a eu ses petites foiblesses comme une autre, dans son jeune temps, et je n'étois pas

fâchée de l'humilier au moins dans sa conscience ; cela me consoloit un peu des louanges que je lui donnois contre la mienne. C'est ainsi que dans la même lettre, l'idée de nuire à Gercourt m'a donné le courage d'en dire du bien.

Adieu, Vicomte, j'approuve beaucoup le parti que vous prenez de rester quelque temps où vous êtes. Je n'ai point de moyens pour hâter votre marche : mais je vous invite à vous désennuyer avec notre commune pupille. Pour ce qui est de moi, malgré votre citation polie, vous voyez bien qu'il faut encore attendre ; et vous conviendrez, sans doute, que ce n'est pas ma faute.

Paris, ce 4 octobre 17**.

LETTRE CVII.

Azolan au vicomte de Valmont.

Monsieur,

Conformément à vos ordres, j'ai été, aussi-tôt la réception de votre lettre, chez M. Bertrand qui m'a remis les vingt-cinq louis, comme vous lui aviez ordonné. Je lui en avois demandé deux de plus pour Philippe, à qui j'avois dit de partir sur-le-champ, comme Monsieur me l'avoit mandé, et qui n'avoit pas d'argent ; mais, monsieur votre homme d'affaires n'a pas voulu, en disant qu'il n'avoit pas d'ordre de ça de vous. J'ai donc été obligé de les donner de moi, et Monsieur m'en tiendra compte, si c'est sa bonté.

Philippe est parti hier au soir. Je lui ai bien recommandé de ne pas quitter le cabaret, afin qu'on puisse être

sûr de le trouver si on en a besoin.

J'ai été tout de suite après chez madame la Présidente pour voir mademoiselle Julie : mais elle étoit sortie, et je n'ai parlé qu'à La Fleur, de qui je n'ai pu rien savoir, parce que depuis son arrivée il n'avoit été à l'hôtel qu'à l'heure des repas. C'est le second qui a fait tout le service, et Monsieur sait bien que je ne connoissois pas celui-là. Mais j'ai commencé aujourd'hui.

Je suis retourné ce matin chez mademoiselle Julie, et elle a paru bien aise de me voir. Je l'ai interrogée sur la cause du retour de sa maîtresse; mais elle m'a dit n'en rien savoir, et je crois qu'elle a dit vrai. Je lui ai reproché de ne pas m'avoir averti de son départ, et elle m'a assuré qu'elle ne l'avoit su que le soir même en allant coucher Madame; si bien qu'elle a passé toute la nuit à ranger, et que la pauvre fille n'a pas dormi deux heures. Elle n'est sortie ce soir-là de la chambre de sa

maîtresse qu'à une heure passée, et elle l'a laissée qui se mettoit seulement à écrire.

Le matin, madame de Tourvel, en partant, a remis une lettre au concierge du château. Mademoiselle Julie ne sait pas pour qui : elle dit que c'étoit peut-être pour Monsieur ; mais Monsieur ne m'en parle pas.

Pendant tout le voyage, Madame a eu un grand capuchon sur sa figure, ce qui faisoit qu'on ne pouvoit la voir : mais mademoiselle Julie croit être sûre qu'elle a pleuré souvent. Elle n'a pas dit une parole pendant la route, et elle n'a pas voulu s'arrêter à **** (1), comme elle avoit fait en allant ; ce qui n'a pas fait trop de plaisir à mademoiselle Julie, qui n'avoit pas déjeûné. Mais, comme je lui ai dit, les maîtres sont les maîtres.

---

(1) Toujours le même village, à moitié chemin de la route.

En arrivant, Madame s'est couchée : mais elle n'est restée au lit que deux heures. En se levant, elle a fait venir son suisse, et lui a donné ordre de ne laisser entrer personne. Elle n'a point fait de toilette du tout. Elle s'est mise à table pour dîner ; mais elle n'a mangé qu'un peu de potage, et elle en est sortie tout de suite. On lui a porté son café chez elle, et mademoiselle Julie est entrée en même-temps. Elle a trouvé sa maîtresse qui rangeoit des papiers dans son secrétaire, et elle a vu que c'étoit des lettres. Je parierois bien que ce sont celles de Monsieur ; et des trois qui lui sont arrivées dans l'après-midi, il y en a une qu'elle avoit encore devant elle tout au soir ! Je suis bien sûr que c'est encore une de Monsieur. Mais pourquoi donc est-ce qu'elle s'en est allée comme ça ? ça m'étonne moi ! au reste, sûrement que Monsieur le sait bien ? et ce ne sont pas mes affaires.

Madame la Présidente est allée l'a-

près-midi dans la bibliothèque, et elle y a pris deux livres qu'elle a emportés dans son boudoir : mais mademoiselle Julie assure qu'elle n'a pas lu dedans un quart-d'heure dans toute la journée, et qu'elle n'a fait que lire cette lettre, rêver et être appuyée sur sa main. Comme j'ai imaginé que Monsieur seroit bien aise de savoir quels sont ces livres-là, et que mademoiselle Julie ne le savoit pas, je me suis fait mener aujourd'hui dans la bibliothèque, sous prétexte de la voir. Il n'y a de vuide que pour deux livres : l'un est le second volume des *Pensées chrétiennes ;* et l'autre, le premier d'un livre qui a pour titre *Clarisse*. J'écris bien comme il y a : Monsieur saura peut-être ce que c'est.

Hier au soir, Madame n'a pas soupé ; elle n'a pris que du thé.

Elle a sonné de bonne heure ce matin ; elle a demandé ses chevaux tout de suite, et elle a été, avant neuf heures, aux Feuillans, où elle a en-

tendu la messe. Elle a voulu se confesser ; mais son confesseur étoit absent, et il ne reviendra pas de huit à dix jours. J'ai cru qu'il étoit bon de mander cela à Monsieur.

Elle est rentrée ensuite, elle a déjeûné, et puis s'est mise à écrire, et elle y est restée jusqu'à près d'une heure. J'ai trouvé occasion de faire bientôt ce que Monsieur desiroit le plus, car c'est moi qui ai porté les lettres à la poste. Il n'y en avoit pas pour madame de Volanges : mais j'en envoie une à Monsieur, qui étoit pour M. le Président : il m'a paru que ça devoit être la plus intéressante. Il y en avoit une aussi pour madame de Rosemonde ; mais j'ai imaginé que Monsieur la verroit toujours bien quand il voudroit, et je l'ai laissée partir. Au reste, Monsieur saura bien tout, puisque madame la Présidente lui écrit aussi. J'aurai par la suite toutes celles qu'il voudra ; car c'est presque toujours mademoiselle Julie qui les re-

inet aux gens, et elle m'a assuré que; par amitié pour moi, et puis aussi pour Monsieur, elle feroit volontiers ce que je voudrois.

Elle n'a pas même voulu de l'argent que je lui ai offert : mais je pense bien que Monsieur voudra lui faire quelque petit présent ; et si c'est sa volonté, et qu'il veuille m'en charger, je saurai aisément ce qui lui fera plaisir.

J'espère que Monsieur ne trouvera pas que j'aie mis de la négligence à le servir, et j'ai bien à cœur de me justifier des reproches qu'il me fait. Si je n'ai pas su le départ de madame la Présidente, c'est au contraire mon zèle pour le service de Monsieur qui en est cause, puisque c'est lui qui m'a fait partir à trois heures du matin ; ce qui fait que je n'ai pas vu mademoiselle Julie la veille, au soir, comme de coutume, ayant été coucher au Tournebride, pour ne pas réveiller dans le château.

Quant à ce que Monsieur me reproche

proche d'être souvent sans argent, d'abord c'est que j'aime à me tenir proprement, comme Monsieur peut voir; et puis il faut bien soutenir l'honneur de l'habit qu'on porte : je sais bien que je devrois peut-être un peu épargner pour la suite; mais je me confie entièrement dans la générosité de Monsieur, qui est si bon maître.

Pour ce qui est d'entrer au service de madame de Tourvel, en restant à celui de Monsieur, j'espère que Monsieur ne l'exigera pas de moi. C'étoit bien différent chez madame la duchesse; mais assurémsnt je n'irai pas porter la livrée, et encore une livrée de robe, après avoir eu l'honneur d'être chasseur de Monsieur. Pour tout ce qui est du reste, Monsieur peut disposer de celui qui a l'honneur d'être, avec autant de respect que d'affection, son très-humble serviteur.

ROUX AZOLAN, chasseur.

Paris, ce 5 octobre 17, à onze heures du soir.**

LETTRE CVIII.

La présidente DE TOURVEL *à madame* DE ROSEMONDE.

O mon indulgente mère ! que j'ai de graces à vous rendre, et que j'avois besoin de votre lettre ! Je l'ai lue et relue sans cesse ; je ne pouvois pas m'en détacher. Je lui dois les seuls momens moins pénibles que j'aie passés depuis mon départ. Comme vous êtes bonne ! la sagesse, la vertu, savent donc compatir à la foiblesse ! vous avez pitié de mes maux ! ah ! si vous les connoissiez !.... ils sont affreux ! Je croyois avoir éprouvé les peines de l'amour ; mais le tourment inexprimable, celui qu'il faut avoir senti pour en avoir l'idée, c'est de se séparer de ce qu'on aime, de s'en séparer pour toujours ! ... Oui, la peine qui m'accable aujourd'hui reviendra demain, après-demain, toute ma vie ! Mon Dieu, que je suis

jeune encore, et qu'il me reste de temps à souffrir.

Être soi-même l'artisan de son malheur; se déchirer le cœur de ses propres mains; et tandis qu'on souffre ces douleurs insupportables, sentir à chaque instant qu'on peut les faire cesser d'un mot, et que ce mot soit un crime! ah! mon amie!....

Quand j'ai pris ce parti si pénible de m'éloigner de lui, j'espérois que l'absence augmenteroit mon courage et mes forces : combien je me suis trompée! il semble au contraire qu'elle ait achevé de les détruire J'avois plus à combattre, il est vrai : mais même en résistant, tout n'étoit pas privation; au moins je le voyois quelquefois; souvent même, sans oser porter mes regards sur lui, je sentois les siens fixés sur moi: oui, mon amie, je les sentois, il sembloit qu'ils réchauffassent mon ame; et sans passer par mes yeux, ils n'en arrivoient pas moins à mon cœur. A présent dans ma pénible solitude,

isolée de tout ce qui m'est cher, tête-à-tête avec mon infortune, tous les momens de ma triste existence sont marqués par mes larmes, et rien n'en adoucit l'amertume, nulle consolation ne se mêle à mes sacrifices; et ceux que j'ai faits jusqu'à présent, n'ont servi qu'à me rendre plus douloureux ceux qui me restent à faire.

Hier encore, je l'ai bien vivement senti. Dans les lettres qu'on m'a remises, il y en avoit une de lui; on étoit encore à deux pas de moi, que je l'avois reconnue entre les autres. Je me suis levée involontairement; je tremblois, j'avois peine à cacher mon émotion; et cet état n'étoit pas sans plaisir. Restée seule le moment d'après, cette trompeuse douceur s'est bientôt évanouie, et ne m'a laissé qu'un sacrifice de plus à faire. En effet, pouvois-je ouvrir cette lettre, que pourtant je brûlois de lire? Par la fatalité qui me poursuit, les consolations qui paroissent se présenter à moi, ne font, au

contraire, que m'imposer de nouvelles privations; et celles-ci deviennent plus cruelles encore, par l'idée que M. de Valmont les partage.

Le voilà enfin, ce nom qui m'occupe sans cesse, et que j'ai eu tant de peine à écrire; l'espèce de reproche que vous m'en faites m'a véritablement alarmée. Je vous supplie de croire qu'une fausse honte n'a point altéré ma confiance en vous; et pourquoi craindrois-je de le nommer? ah! je rougis de mes sentimens, et non de l'objet qui les cause. Quel autre que lui est plus digne de les inspirer! Cependant, je ne sais pourquoi ce nom ne se présente point naturellement sous ma plume; et cette fois encore, j'ai eu besoin de réflexion pour le placer. Je reviens à lui.

Vous me mandez qu'il vous a paru *vivement affecté de mon départ*. Qu'a-t-il donc fait, qu'a-t-il dit? a-t-il parlé de revenir à Paris? Je vous prie de l'en détourner autant que vous pourrez. S'il m'a bien jugé, il ne doit pas m'en

vouloir de cette démarche : mais il doit sentir aussi que c'est un parti pris sans retour. Un de mes plus grands tourmens, est de ne pas savoir ce qu'il pense. J'ai bien encore là sa lettre.... mais vous êtes sûrement de mon avis, je ne dois pas l'ouvrir.

Ce n'est que par vous, mon indulgente amie, que je puis ne pas être entièrement séparée de lui. Je ne veux pas abuser de vos bontés ; je sens à merveille que vos lettres ne peuvent pas être longues : mais vous ne refuserez pas deux mots à votre enfant ; un pour soutenir son courage, et l'autre pour l'en consoler. Adieu, ma respectable amie.

Paris, ce 5 octobre 17**.

LETTRE CIX.

Cécile Volanges à la marquise de Merteuil.

Ce n'est que d'aujourd'hui, Madame, que j'ai remis à M. de Valmont la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je l'ai gardée quatre jours, malgré les frayeurs que j'avois souvent qu'on ne la trouvât, mais je la cachois avec bien du soin ; et quand le chagrin me reprenoit, je m'enfermois pour la lire.

Je vois bien que ce que je croyois un si grand malheur, n'en est presque pas un ; et il faut avouer qu'il y a bien du plaisir : de façon que je ne m'afflige presque plus. Il n'y a que l'idée de Danceny qui me tourmente toujours quelquefois. Mais il y a déjà tout plein de momens où je n'y songe pas du tout ! aussi c'est que M. de Valmont est bien aimable !

Je me suis raccommodée avec lui depuis deux jours : ça m'a été bien facile; car je ne lui avois encore dit que deux paroles, qu'il m'a dit que si j'avois quelque chose à lui dire, il viendroit le soir dans ma chambre, et je n'ai eu qu'à répondre que je le voulois bien. Et puis, dès qu'il y a été, il n'a pas paru plus fâché que si je ne lui avoit jamais rien fait. Il ne m'a grondée qu'après, et encore bien doucement, et c'étoit d'une manière...., tout comme vous : ce qui m'a prouvé qu'il avoit aussi bien de l'amitié pour moi.

Je ne saurois vous dire combien il m'a raconté de drôles de choses, et que je n'aurois jamais crues, particulièrement sur maman. Vous me feriez bien plaisir de me mander si tout ça est vrai. Ce qui est bien sûr, c'est que je ne pouvois pas me retenir de rire; si bien qu'une fois j'ai ri aux éclats; ce qui nous a fait bien peur : car maman auroit pu entendre; et si elle étoit

venue voir, qu'est-ce que je serois devenue! C'est bien pour le coup qu'elle m'auroit remise au couvent.

Comme il faut être prudent, et que, comme M. de Valmont m'a dit lui-même, pour rien au monde il ne voudroit risquer de me compromettre, nous sommes convenus que dorénavant il viendroit seulement ouvrir la porte, et que nous irions dans sa chambre. Pour là il n'y a rien à craindre; j'y ai déjà été hier, et actuellement que je vous écris, j'attends encore qu'il vienne. A présent, Madame, j'espère que vous ne me gronderez plus.

Il y a pourtant une chose qui m'a bien surprise dans votre lettre; c'est ce que vous me mandez pour quand je serai mariée, au sujet de Danceny et M. de Valmont. Il me semble qu'un jour à l'opéra, vous me disiez au contraire qu'une fois mariée, je ne pourrois plus aimer que mon mari, et qu'il me faudroit même oublier Danceny: au reste, peut-être que j'avois mal enten-

du, et j'aime bien mieux que cela soit autrement, parce qu'à présent, je ne craindrai pas tant le moment de mon mariage. Je le desire même, puisque j'aurai plus de liberté; j'espère qu'alors je pourrai m'arranger de façon à ne plus songer qu'à Danceny. Je sens bien que je ne serai véritablement heureuse qu'avec lui: car à présent son idée me tourmente toujours, et je n'ai de bonheur que quand je peux ne pas penser à lui, ce qui est bien difficile: et dès que j'y pense, je redeviens chagrine tout de suite.

Ce qui me console un peu, c'est que vous m'assurez que Danceny m'en aimera davantage, mais en êtes-vous bien sûre?... Oh! oui, vous ne voudriez pas me tromper. C'est pourtant plaisant que ce soit Danceny que j'aime, et que M. de Valmont.... Mais, comme vous dites, c'est peut-être un bonheur! Enfin, nous verrons.

Je n'ai pas trop entendu ce que vous me marquez au sujet de ma façon d'é-

crire. Il me semble que Danceny trouve mes lettres bien comme elles sont. Je sens pourtant bien que je ne dois rien lui dire de tout ce qui se passe avec M. de Valmont; ainsi vous n'avez que faire de craindre.

Maman ne m'a point encore parlé de mon mariage: mais laissez faire ; quand elle m'en parlera, puisque c'est pour m'attrapper, je vous promets que je saurai mentir.

Adieu, ma bien bonne amie ; je vous remercie bien, et je vous promets que je n'oublierai jamais toutes vos bontés pour moi. Il faut que je finisse, car il est près d'une heure ; ainsi M. de Valmont ne doit pas tarder.

Du château de... ce 7 octobre 17**.

LETTRE CX.

Du vicomte DE VALMONT *à la marquise* DE MERTEUIL.

PUISSANCES *du ciel, j'avois une ame pour la douleur ; donnez-m'en une pour la félicité* (1) ! C'est, je crois, le tendre Saint-Preux qui s'exprime ainsi. Mieux partagé que lui, je possède à la fois les deux existences. Oui, mon amie, je suis en même temps très-heureux et très-malheureux ; et puisque vous avez mon entière confiance, je vous dois le double récit de mes peines et de mes plaisirs.

Sachez donc que mon ingrate dévote me tient toujours rigueur. J'en suis à ma quatrième lettre renvoyée. J'ai peut-être tort de dire la quatrième ; car ayant bien deviné dès le premier

(1) Nouvelle Héloïse.

renvoi,

renvoi, qu'il seroit suivi de beaucoup d'autres, et ne voulant pas perdre ainsi mon temps, j'ai pris le parti de mettre mes doléances en lieux communs; de ne point dater : et depuis le second courier, c'est toujours la même lettre qui va et vient; je ne fais que changer d'envéloppe. Si ma belle finit comme finissent ordinairement les belles, et s'attendrit un jour au moins de lassitude, elle gardera enfin la missive, et il sera temps alors de me remettre au courant. Vous voyez qu'avec ce nouveau genre de correspondance, je ne peux pas être parfaitement instruit.

J'ai découvert pourtant que la légère personne a changé de confidente : au moins me suis-je assuré que, depuis son départ du château, il n'est venu aucune lettre d'elle pour madame de Volanges, tandis qu'il en est venu deux pour la vieille Rosemonde; et comme celle-ci ne nous a rien dit, comme elle n'ouvre plus la bouche de *sa chère*

belle, dont auparavant elle parloit sans cesse, j'en ai conclu que c'étoit elle qui avoit la confidence. Je présume que d'une part, le besoin de parler de moi, et de l'autre la petite honte de revenir vis-à-vis de madame de Volanges sur un sentiment si long-temps désavoué, ont produit cette grande révolution. Je crains encore d'avoir perdu au change : car plus les femmes vieillissent, et plus elles deviennent rêches et sévères. La première lui auroit bien dit plus de mal de moi, mais celle-ci lui en dira plus de l'amour ; et la sensible prude a bien plus de frayeur du sentiment que de la personne.

Le seul moyen de me mettre au fait, est, comme vous voyez, d'intercepter le commerce clandestin. J'en ai déjà envoyé l'ordre à mon chasseur ; et j'en attends l'exécution de jour en jour. Jusques-là, je ne puis rien faire qu'au hasard : aussi, depuis huit jours, je repasse inutilement tous les moyens connus, tous ceux des romans et de

mes mémoires secrets ; je n'en trouve aucun qui convienne, ni aux circonstances de l'aventure, ni au caractère de l'héroïne. La difficulté ne seroit pas de m'introduire chez elle, même la nuit, même encore de l'endormir, et d'en faire une nouvelle Clarisse : mais après plus de deux mois de soins et de peines, recourir à des moyens qui me soient étrangers ! me traîner servilement sur la trace des autres, et triompher sans gloire !... Non, elle n'aura pas *les plaisirs du vice et les honneurs de la vertu* (1). Ce n'est pas assez pour moi de la posséder, je veux qu'elle se livre. Or, il faut pour cela non-seulement pénétrer jusqu'à elle, mais y arriver de son aveu ; la trouver seule et dans l'intention de m'écouter ; sur-tout, lui fermer les yeux sur le danger, car si elle le voit, elle saura le surmonter ou mourir. Mais mieux je sais ce

---

(1) Nouvelle Héloïse.

qu'il faut faire, plus j'en trouve l'exécution difficile : et dussiez-vous encore vous moquer de moi, je vous avouerai que mon embarras redouble à mesure que je m'en occupe davantage.

La tête m'en tourneroit, je crois, sans les heureuses distractions que me donne notre commune pupille ; c'est à elle que je dois d'avoir encore à faire autre chose que des élégies.

Croiriez-vous que cette petite fille étoit tellement effarouchée, qu'il s'est passé trois grands jours avant que votre lettre ait produit tout son effet ? voilà comme une seule idée fausse peut gâter le plus heureux naturel !

Enfin, ce n'est que samedi qu'on est venu tourner autour de moi, et me balbutier quelques mots ; encore prononcés si bas et tellement étouffés par la honte, qu'il étoit impossible de les entendre. Mais la rougeur qu'ils causèrent, m'en fit deviner le sens. Jusques-là, je m'étois tenu fier : mais fléchi par un si plaisant repentir, je voulus bien

promettre d'aller trouver le soir même la jolie pénitente ; et cette grace de ma part fut reçue avec toute la reconnoissance due à un si grand bienfait.

Comme je ne perds jamais de vue ni vos projets ni les miens, j'ai résolu de profiter de cette occasion pour connoître au juste la valeur de cet enfant, et aussi pour accélérer son éducation. Mais pour suivre ce travail avec plus de liberté, j'avois besoin de changer le lieu de nos rendez-vous ; car un simple cabinet, qui sépare la chambre de votre pupille de celle de sa mère, ne pouvoit lui inspirer assez de sécurité, pour la laisser se déployer à l'aise. Je m'étois donc promis de faire *innocemment* quelque bruit, qui pût lui causer assez de crainte pour la décider à prendre, à l'avenir, un asyle plus sûr ; elle m'a encore épargné ce soin.

La petite personne est rieuse ; et, pour favoriser sa gaieté, je m'avisai, dans nos entr'actes, de lui raconter toutes les aventures scandaleuses qui me

passoient par la tête ; et pour les rendre plus piquantes et fixer davantage son attention, je les mettois toutes sur le compte de sa maman, que je me plaisois à chamarrer ainsi de vices et de ridicules.

Ce n'étoit pas sans motif que j'avois fait ce choix ; il encourageoit mieux que tout autre ma timide écolière, et je lui inspirois en même-temps le plus profond mépris pour sa mère. J'ai remarqué depuis long-temps, que si ce moyen n'est pas toujours nécessaire à employer pour séduire une jeune fille, il est indispensable, et souvent même le plus efficace, quand on veut la dépraver; car celle qui ne respecte pas sa mère, ne se respectera pas elle-même : vérité morale, que je crois si utile, que j'ai été bien aise de fournir un exemple à l'appui du précepte.

Cependant votre pupille, qui ne songeoit pas à la morale, étouffoit de rire à chaque instant ; et enfin, une fois, elle pensa éclater. Je n'eus pas de peine

à lui faire croire qu'elle avoit fait *un bruit affreux*. Je feignis une grande frayeur, qu'elle partagea facilement. Pour qu'elle s'en ressouvînt mieux, je ne permis plus au plaisir de reparoître, et la laissai seule trois heures plutôt que de coutume : aussi convînmes-nous, en nous séparant, que dès le lendemain ce seroit dans ma chambre que nous nous rassemblerions.

Je l'y ai déjà reçue deux fois ; et dans ce court intervalle l'écolière est devenue presque aussi savante que le maître. Oui, en vérité, je lui ai tout appris, jusqu'aux complaisances ! je n'ai excepté que les précautions.

Ainsi occupé toute la nuit, j'y gagne de dormir une grande partie du jour ; et comme la société actuelle du château n'a rien qui m'attire, à peine parois-je une heure au salon dans la journée. J'ai même d'aujourd'hui, pris le parti de manger dans ma chambre, et je ne compte plus la quitter que pour de courtes prome-

nades. Ces bizarreries passent sur le compte de ma santé. J'ai déclaré que j'étois *perdu de vapeurs ;* j'ai annoncé aussi un peu de fièvre. Il ne m'en coûte que de parler d'une voix lente et éteinte. Quant au changement de ma figure, fiez-vous-en à votre pupille. *L'amour y pourvoira* (1).

J'occupe mon loisir, en rêvant aux moyens de reprendre sur mon ingrate, les avantages que j'ai perdus, et aussi à composer une espèce de catéchisme de débauche, à l'usage de mon écolière. Je m'amuse à n'y rien nommer que par le mot technique, et je ris d'avance de l'intéressante conversation que cela doit fournir entre elle et Gercourt, la première nuit de leur mariage. Rien n'est plus plaisant que l'ingénuité avec laquelle elle se sert déjà du peu qu'elle sait de cette langue ! elle n'imagine pas qu'on puisse parler

(1) Regnard, *Folies amoureuses.*

autrement. Cet enfant est réellement séduisant ! Ce contraste de la candeur naïve avec le langage de l'effronterie, ne laisse pas de faire de l'effet ; et, je ne sais pourquoi, il n'y a plus que les choses bizarres qui me plaisent.

Peut-être je me livre trop à celle-ci, puisque j'y compromets mon temps et ma santé : mais j'espère que ma feinte maladie, outre qu'elle me sauvera l'ennui du salon, pourra m'être encore de quelqu'utilité auprès de l'austère dévote, dont la vertu tigresse s'allie pourtant avec la douce sensibilité ! Je ne doute pas qu'elle ne soit déjà instruite de ce grand événement, et j'ai beaucoup d'envie de savoir ce qu'elle en pense ; d'autant plus que je parierois bien qu'elle ne manquera pas de s'en attribuer l'honneur. Je réglerai l'état de ma santé, sur l'impression qu'il fera sur elle.

Vous voilà, ma belle amie, au courant de mes affaires comme moi-même. Je desire avoir bientôt des nouvelles

plus intéressantes à vous apprendre ; et je vous prie de croire que, dans le plaisir que je m'en promets, je compte pour beaucoup la récompense que j'attends de vous.

Du château de.... ce 11 octobre 17**.

LETTRE CXI.

Le comte DE GERCOURT *à madame* DE VOLANGES.

TOUT paroît, Madame, devoir être tranquille dans ce pays ; et nous attendons, de jour en jour, la permission de rentrer en France. J'espère que vous ne douterez pas que je n'aie toujours le même empressement à m'y rendre, et à y former les nœuds qui doivent m'unir à vous et à mademoiselle de Volanges. Cependant M. le duc de....... mon cousin, et à qui vous savez que j'ai tant d'obligations, vient de me faire part de son rappel de Na-

ples. Il me mande qu'il compte passer par Rome, et voir, dans sa route, la partie d'Italie qui lui reste à connoître. Il m'engage à l'accompagner dans ce voyage, qui sera environ de six semaines ou deux mois. Je ne vous cache pas qu'il me seroit agréable de profiter de cette occasion; sentant bien qu'une fois marié, je prendrai difficilement le temps de faire d'autres absences que celles que mon servicce exigera. Peut-être aussi seroit-il plus convenable d'attendre l'hiver pour ce mariage; puisque ce ne peut être qu'alors que tous mes parens seront rassemblés à Paris; et nommément M. le marquis D.... à qui je dois l'espoir de vous appartenir. Malgré ces considérations, mes projets à cet égard seront absolument subordonnés aux vôtres; et pour peu que vous préfériez vos premiers arrangemens, je suis prêt à renoncer aux miens. Je vous prie seulement de me faire savoir le plutôt possible vos intentions à ce sujet. J'atten-

drai votre réponse ici, et elle seule réglera ma conduite.

Je suis avec respect, Madame, et avec tous les sentimens qui conviennent à un fils, votre très-humble, etc.

Le comte DE GERCOURT.

Bastia, ce 10 octobre 17**.

LETTRE CXII.

Madame DE ROSEMONDE *à la présidente* DE TOURVEL.

(Dictée seulement).

Je ne reçois qu'à l'instant même, ma chère belle, votre lettre du 11 (1), et les doux reproches qu'elle contient. Convenez que vous aviez bien envie de m'en faire davantage; et que si vous ne vous étiez pas ressouvenue que vous

---

(1) Cette lettre ne s'est pas retrouvée.

étiez *ma fille*, vous m'auriez réellement grondée. Vous auriez été pourtant bien injuste ! C'étoit le desir et l'espoir de pouvoir vous répondre moi-même, qui me faisoit différer chaque jour ; et vous voyez qu'encore aujourd'hui, je suis obligée d'emprunter la main de ma femme-de-chambre. Mon malheureux rhumatisme m'a repris, il s'est niché cette fois sur le bras droit, et je suis absolument manchotte. Voilà ce que c'est, jeune et fraîche comme vous êtes, d'avoir une si vieille amie ! on souffre de ses incommodités.

Aussi-tôt que mes douleurs me donneront un peu de relâche, je me promets bien de causer longuement avec vous. En attendant, sachez seulement que j'ai reçu vos deux lettres ; qu'elles auroient redoublé, s'il étoit possible, ma tendre amitié pour vous ; et que je ne cesserai jamais de prendre part, bien vivement, à tout ce qui vous intéresse.

Mon neveu est aussi un peu indis-

posé, mais sans aucun danger, et sans qu'il faille en prendre aucune inquiétude; c'est une incommodité légère, qui, à ce qu'il me semble, affecte plus son humeur que sa santé. Nous ne le voyons presque plus.

Sa retraite et votre départ ne rendent pas notre petit cercle plus gai. La petite Volanges, sur-tout, vous trouve furieusement à dire, et bâille, tant que la journée dure, à avaler ses poings. Particulièrement, depuis quelques jours, elle nous fait l'honneur de s'endormir profondément toutes les après-dînées.

Adieu, ma chère belle; je suis pour toujours votre bien bonne amie, votre maman, votre sœur même, si mon grand âge me permettoit ce titre. Enfin, je vous suis attachée par tous les plus tendres sentimens.

Signé ADÉLAÏDE, pour madame DE ROSEMONDE.

Du château de.... ce 14 octobre 17**.

LETTRE CXIII.

La marquise DE MERTEUIL *au vicomte* DE VALMONT.

Je crois devoir vous prévenir, Vicomte, qu'on commence à s'occuper de vous à Paris ; qu'on y remarque votre absence, et que déjà on en devine la cause. J'étois hier à un souper fort nombreux ; il y fut dit positivement que vous étiez retenu au village par un amour romanesque et malheureux : aussi-tôt la joie se peignit sur le visage de tous les envieux de vos succès, et de toutes les femmes que vous avez négligées Si vous m'en croyez, vous ne laisserez pas prendre consistance à ces bruits dangereux, et vous viendrez sur-le-champ les détruire par votre présence.

Songez que si une fois vous laissez perdre l'idée qu'on ne vous résiste pas, vous éprouverez bientôt qu'on vous

résistera en effet plus facilement ; que vos rivaux vont aussi perdre leur respect pour vous, et oser vous combattre : car lequel d'entre eux ne se croit pas plus fort que la vertu ? Songez sur-tout que dans la multitude des femmes que vous avez affichées, toutes celles que vous n'avez pas eues vont tenter de détromper le public, tandis que les autres s'efforceront de l'abuser. Enfin, il faut vous attendre à être apprécié peut-être autant au-dessous de votre valeur, que vous l'avez été au-dessus jusqu'à présent.

Revenez donc, Vicomte, et ne sacrifiez pas votre réputation à un caprice puéril. Vous avez fait tout ce que nous voulions de la petite Volanges ; et pour votre Présidente, ce ne sera pas apparemment en restant à dix lieues d'elle, que vous vous en passérez la fantaisie. Croyez-vous qu'elle ira vous chercher ? Peut-être ne songe-t-elle déjà plus à vous, ou ne s'en occupe-t-elle encore que pour se féliciter de

vous avoir humilié. Au moins ici, pourrez-vous trouver quelque occasion de reparoître avec éclat, et vous en avez besoin: et quand vous vous obstineriez à votre ridicule aventure, je ne vois pas que votre retour y puisse rien....au contraire.

En effet, si votre Présidente *vous adore*, comme vous me l'avez tant dit et si peu prouvé, son unique consolation, son seul plaisir, doivent être à présent de parler de vous, et de savoir ce que vous faites, ce que vous dites, ce que vous pensez, et jusqu'à la moindre des choses qui vous intéressent. Ces misères là prennent du prix, en raison des privations qu'on éprouve. Ce sont les miettes de pain tombantes de la table du riche; celui-ci les dédaigne; mais le pauvre les recueille avidement et s'en nourrit. Or, la pauvre Présidente reçoit à présent toutes ces miettes là; et plus elle en aura, moins elle sera pressée de se livrer à l'appétit du reste.

De plus, depuis que vous connoissez sa confidente, vous ne doutez pas que chaque lettre d'elle ne contienne au moins un petit sermon, et tout ce qu'elle croit propre *à corroborer sa sagesse et fortifier sa vertu* (1). Pourquoi donc laisser à l'une des ressources pour se défendre, et à l'autre pour vous nuire ?

Ce n'est pas que je sois du tout de votre avis sur la perte que vous croyez avoir faite au changement de confidente. D'abord, madame de Volanges vous hait, et la haine est toujours plus clairvoyante et plus ingénieuse que l'amitié. Toute la vertu de votre vieille tante ne l'engagera pas à médire un seul instant de son cher neveu ; car la vertu a aussi ses foiblesses. Ensuite vos craintes portent sur une remarque absolument fausse.

Il n'est pas vrai que *plus les femmes vieillissent, et plus elles deviennent rê-*

(1) *On ne s'avise jamais de tout !* Comédie.

ches et sévères. C'est de quarante à cinquante ans que le désespoir de voir leur figure se flétrir, la rage de se sentir obligées d'abandonner des prétentions et des plaisirs auxquels elles tiennent encore, rendent presque toutes les femmes bégueules et acariâtres. Il leur faut ce long intervalle pour faire en entier ce grand sacrifice : mais dès qu'il est consommé, toutes se partagent en deux classes.

La plus nombreuse, celle de femmes qui n'ont eu pour elles que leur figure et leur jeunesse, tombe dans une imbécille apathie, et n'en sort plus que pour le jeu et pour quelques pratiques de dévotion ; celle-là est toujours ennuyeuse, souvent grondeuse, quelquefois un peu tracassière, mais rarement méchante. On ne peut pas dire non plus que ces femmes soient ou ne soient pas sévères : sans idées et sans existence, elles répètent, sans le comprendre et indifféremment, tout ce qu'elles enten-

dent dire, et restent par elles-mêmes absolument nulles.

L'autre classe beaucoup plus rare, mais véritablement précieuse, est celle des femmes qui, ayant eu un caractère et n'ayant pas négligé de nourrir leur raison, savent se créer une existence, quand celle de la nature leur manque; et prennent le parti de mettre à leur esprit, les parures qu'elles employoient avant pour leur figure. Celles-ci ont pour l'ordinaire le jugement très-sain, et l'esprit à la fois solide, gai et gracieux. Elles remplacent les charmes séduisans par l'attachante bonté, et encore l'enjouement dont le charme augmente en proportion de l'âge : c'est ainsi qu'elles parviennent en quelque sorte à se rapprocher de la jeunesse en s'en faisant aimer. Mais alors, loin d'être, comme vous le dites, *rêches et sévères*, l'habitude de l'indulgence, leurs longues réflexions sur la foiblesse humaine, et sur-tout les souvenirs de

leur jeunesse, par lesquels seuls elles tiennent encore à la vie, les placeroient plutôt, peut-être trop près de la facilité.

Ce que je peux vous dire enfin, c'est qu'ayant toujours recherché les vieilles femmes, dont j'ai reconnu de bonne heure l'utilité des suffrages, j'ai rencontré plusieurs d'entre elles auprès de qui l'inclination me ramenoit autant que l'intérêt. Je m'arrête-là; car à présent que vous vous enflammez si vîte et si moralement, j'aurois peur que vous ne devinssiez subitement amoureux de votre vieille tante, et que vous ne vous enterrassiez avec elle dans le tombeau où vous vivez déjà depuis si long-temps. Je reviens donc.

Malgré l'enchantement où vous me paroissez être de votre petite écolière, je ne peux pas croire qu'elle entre pour quelque chose dans vos projets. Vous l'avez trouvée sous la main, vous l'avez prise: à la bonne heure! mais ce ne peut pas être là un goût. Ce n'est même

pas, à vrai dire, une entière jouissance : vous ne possédez absolument que sa personne ! je ne parle pas de son cœur, dont je me doute bien que vous ne vous souciez guère : mais vous n'occupez seulement pas sa tête. Je ne sais pas si vous vous en êtes apperçu, mais moi j'en ai la preuve dans la dernière lettre qu'elle m'a écrite (1) ; je vous l'envoie pour que vous en jugiez. Voyez donc que quand elle y parle de vous, c'est toujours *M. de Valmont* ; que toutes ses idées, même celles que vous lui faites naître, n'aboutissent jamais qu'à Danceny ; et lui, elle ne l'appelle pas monsieur, c'est bien toujours *Danceny* seulement. Par-là, elle le distingue de tous les autres ; et même en se livrant à vous, elle ne se familiarise qu'avec lui. Si une telle conquête vous paroît *séduisante*, si les plaisirs qu'elle donne *vous attachent*, assurément vous

(1) Voyez la lettre CIX.

ôtes modeste et peu difficile! Que vous la gardiez, j'y consens; cela entre même dans mes projets. Mais il me semble que cela ne vaut pas de se déranger un quart-d'heure; qu'il faudroit aussi avoir quelqu'empire, et ne lui permettre, par exemple, de se rapprocher de Danceny, qu'après le lui avoir fait un peu plus oublier.

Avant de cesser de m'occuper de vous, pour venir à moi, je veux encore vous dire que ce moyen de maladie que vous m'annoncez vouloir prendre, est bien connu et bien usé. En vérité, Vicomte, vous n'êtes pas inventif! Moi, je me répète aussi quelquefois, comme vous allez voir; mais je tâche de me sauver par les détails, et sur-tout le succès me justifie. Je vais encore en tenter un, et courir une nouvelle aventure. Je conviens qu'elle n'aura pas le mérite de la difficulté; mais au moins sera-ce une distraction, et je m'ennuie à périr.

Je ne sais pourquoi, depuis l'aven-

ture de Prévan, Belleroche m'est devenu insupportable. Il a tellement redoublé d'attention, de tendresse, de *vénération*, que je n'y peux plus tenir. Sa colère, dans le premier moment, m'avoit paru plaisante ; il a pourtant bien fallu la calmer, car c'eût été me compromettre que de le laisser faire : et il n'y avoit pas moyen de lui faire entendre raison. J'ai donc pris le parti de lui montrer plus d'amour pour en venir à bout plus facilement : mais lui, a pris cela au sérieux ; et depuis ce temps il m'excède par son enchantement éternel. Je remarque sur-tout l'insultante confiance qu'il prend en moi, et la sécurité avec laquelle il me regarde comme à lui pour toujours. J'en suis vraiment humiliée. Il me prise donc bien peu, s'il croit valoir assez pour me fixer ! Ne me disoit-il pas dernièrement que je n'aurois jamais aimé un autre que lui ? Oh ! pour le coup, j'ai eu besoin de toute ma prudence, pour ne pas le détromper sur le champ, en

en lui disant ce qui en étoit. Voilà, certes, un plaisant monsieur, pour avoir un droit exclusif! Je conviens qu'il est bien fait et d'une assez belle figure: mais, à tout prendre, ce n'est, au fait, qu'une manœuvre d'amour. Enfin le moment est venu, il faut nous séparer.

J'essaie déjà depuis quinze jours, et j'ai employé tour-à-tour la froideur, le caprice, l'humeur, les querelles; mais le tenace personnage ne quitte pas prise ainsi: il faut donc prendre un parti plus violent; en conséquence, je l'emmène à ma campagne. Nous partons après-demain. Il n'y aura avec nous que quelques personnes désintéressées et peu clairvoyantes, et nous y aurons presque autant de liberté que si nous y étions seuls. Là, je le surchargerai à tel point d'amour et de caresses, nous y vivrons si bien l'un pour l'autre uniquement, que je parie bien qu'il desirera plus que moi la fin de ce voyage dont il se fait un si grand bon-

heur ; et s'il n'en revient pas plus ennuyé de moi que je ne le suis de lui, dites, j'y consens, que je n'en sais pas plus que vous.

Le prétexte de cette espèce de retraite, est de m'occupper sérieusement de mon grand procès, qui en effet se jugera enfin au commencement de l'hiver. J'en suis bien aise ; car il est vraiment désagréable d'avoir ainsi toute sa fortune en l'air. Ce n'est pas que je sois inquiète de l'événement ; d'abord j'ai raison, tous mes avocats me l'assurent ; et quand je ne l'aurois pas, je serois donc bien mal-adroite, si je ne savois pas gagner un procès, où je n'ai pour adversaires que deux mineurs encore en bas-âge, et leur vieux tuteur ! Comme il ne faut pourtant rien négliger dans une affaire si importante, j'aurai effectivement avec moi deux avocats. Ce voyage ne vous paroît-il pas gai ? cependant s'il me fait gagner mon procès et perdre Belleroche, je ne regretterai pas mon temps.

A présent, Vicomte, devinez le successeur ; je vous le donne en cent. Mais, bon ! ne sais-je pas que vous ne devinez jamais rien ? eh bien, c'est Danceny. Vous êtes étonné, n'est-ce pas ? car enfin je ne suis pas encore réduite à l'éducation des enfans ! Mais celui-ci mérire d'être excepté ; il n'a que les graces de la jeunesse, et non la frivolité. Sa grande réserve dans le cercle est très-propre à éloigner tous les soupçons, et on ne l'en trouve que plus aimable, quand il se livre, dans le tête-à-tête. Ce n'est pas que j'en aie déjà eu avec lui pour mon compte, je ne suis encore que sa confidente ; mais sous ce voile de l'amitié, je crois lui voir un goût très-vif pour moi, et je sens que j'en prends beaucoup pour lui. Ce seroit bien dommage que tant d'esprit et de délicatesse allassent se sacrifier et s'abrutir auprès de cette petite imbécille de Volanges ! J'espère qu'il se trompe en croyant l'aimer : elle est si loin de le mériter ! Ce n'est pas

que je sois jalouse d'elle; mais c'est que ce seroit un meurtre, et je veux en sauver Danceny. Je vous prie donc, Vicomte, de mettre vos soins à ce qu'il ne puisse se rapprocher de *sa Cécile* (comme il a encore la mauvaise habitude de la nommer.) Un premier goût a toujours plus d'empire qu'on ne croit, et je ne serois sûre de rien, s'il la revoyoit à présent, sur-tout pendant mon absence. A mon retour, je me charge de tout, et j'en réponds.

J'ai bien songé à emmener le jeune homme avec moi : mais j'en ai fait le sacrifice à ma prudence ordinaire ; et puis, j'aurois craint qu'il ne s'apperçût de quelque chose entre Belleroche et moi ; et je serois au désespoir qu'il eût la moindre idée de ce qui se passe. Je veux au moins m'offrir à son imagination, pure et sans tache; telle enfin qu'il faudroit être, pour être vraiment digne de lui.

Paris, ce 15 octobre 17**.

LETTRE CXIV.

La présidente DE TOURVEL *à madame* DE ROSEMONDE.

MA chère amie, je cède à ma vive inquiétude; et sans savoir si vous serez en état de me répondre, je ne puis m'empêcher de vous interroger. L'état de M. de Valmont, que vous me dites *sans danger*, ne me laisse pas autant de sécurité que vous paroissez en avoir. Il n'est pas rare que la mélancolie et le dégoût du monde soient les symptomes avant-coureurs de quelque maladie grave; les souffrances du corps, comme celles de l'esprit, font desirer la solitude; et souvent on reproche de l'humeur, à celui dont on devroit seulement plaindre les maux.

Il me semble qu'il devroit au moins consulter quelqu'un. Comment, étant malade vous-même, n'avez-vous pas un médecin auprès de vous? Le mien

que j'ai vu ce matin, et que je ne vous cache pas que j'ai consulté indirectement, et d'avis que, dans les personnes naturellement actives, cette espèce d'apathie subite n'est jamais à négliger; et, comme il me disoit encore, les maladies ne cèdent plus au traitement, quand elles n'ont pas été prises à temps. Pourquoi faire courir ce risque à quelqu'un qui vous est si cher?

Ce qui redouble mon inquiétude, c'est que, depuis quatre jours, je ne reçois plus de nouvelles de lui. Mon dieu! ne me trompez-vous point sur son état? Pourquoi auroit-il cessé de m'écrire tout-à-coup? Si c'étoit seulement l'effet de mon obstination à lui renvoyer ses lettres, je crois qu'il auroit pris ce parti plutôt. Enfin, sans croire aux pressentimens, je suis depuis quelques jours d'une tristesse qui m'effraie. Ah! peut-être suis-je à la veille du plus grand des malheurs!

Vous ne sauriez croire, et j'ai honte de vous dire combien je suis peinée

de ne plus recevoir ces mêmes lettres, que pourtant je refuserois encore de lire. J'étois sûre au moins qu'il s'étoit occupé de moi! et je voyois quelque chose qui venoit de lui. Je ne les ouvrois pas, ces lettres, mais je pleurois en les regardant: mes larmes étoient plus douces et plus faciles; et celles-là seules dissipoient en partie l'oppression habituelle que j'éprouve depuis mon retour. Je vous en conjure, mon indulgente amie, écrivez-moi vous-même, aussi-tôt que vous le pourrez, et en attendant, faites-moi donner chaque jour de vos nouvelles et des siennes.

Je m'apperçois qu'à peine je vous ai dit un mot pour vous: mais vous connoissez mes sentimens, mon attachement sans réserve, ma tendre reconnoissance pour votre sensible amitié; vous pardonnerez au trouble où je suis, à mes peines mortelles, au tourment affreux d'avoir à redouter des maux, dont peut-être je suis la cause. Grand Dieu! cette idée déses-

pérante me poursuit et déchire mon cœur ; ce malheur me manquoit, et je sens que je suis née pour les éprouver tous.

Adieu, ma chère amie ; aimez-moi, plaignez-moi. Aurai-je une lettre de vous aujourd'hui ?

Paris, ce 16 octobre 17**.

LETTRE CXV.

Le vicomte DE VALMONT *à la marquise* DE MERTEUIL.

C'EST une chose inconcevable, ma belle amie, comme aussi-tôt qu'on s'éloigne, on cesse facilement de s'entendre. Tant que j'étois auprès de vous, nous n'avions jamais qu'un même sentiment, une même façon de voir ; et parce que, depuis près de trois mois, je ne vous vois plus, nous ne sommes plus de même avis sur rien. Qui de nous deux a tort ? sûrement vous n'hé-

siteriez pas sur la réponse : mais moi, plus sage, ou plus poli, je ne décide pas. Je vais seulement répondre à votre lettre, et continuer de vous exposer ma conduite.

D'abord, je vous remercie de l'avis que vous me donnez des bruits qui courent sur mon compte ; mais je ne m'en inquiète pas encore : je me crois sûr d'avoir bien-tôt de quoi les faire cesser. Soyez tranquille ; je ne reparoîtrai dans le monde que plus célèbre que jamais, et toujours plus digne de vous.

J'espère qu'on me comptera même pour quelque chose, l'aventure de la petite Volanges, dont vous paroissez faire si peu de cas, comme si ce n'étoit rien, que d'enlever, en une soirée, une jeune fille à son amant aimé, d'en user ensuite tant qu'on le veut, et absolument comme de son bien, et sans plus d'embarras ; d'en obtenir ce qu'on n'ose pas même exiger de toutes les filles dont c'est le métier ; et cela,

sans la déranger en rien de son tendre amour ; sans la rendre inconstante, pas même infidelle : car, en effet, je n'occupe seulement pas sa tête ! ensorte qu'après ma fantaisie passée, je la remettrai entre les bras de son amant, pour ainsi dire, sans qu'elle se soit apperçue de rien. Est-ce donc là une marche si ordinaire ? et puis, croyez-moi, une fois sortie de mes mains, les principes que je lui donne ne se développeront pas moins ; et je prédis que la timide écolière prendra bien-tôt un essor propre à faire honneur à son maître.

Si pourtant on aime mieux le genre héroïque, je montrerai la présidente, ce modèle cité de toutes les vertus ! respectée même de nos plus libertins ! telle enfin qu'on avoit perdu jusqu'à l'idée de l'attaquer ! je la montrerai, dis-je, oubliant ses devoirs et sa vertu, sacrifiant sa réputation et deux ans de sagesse, pour courir après le bonheur de me plaire, pour s'enivrer de

celui de m'aimer, se trouvant suffisamment dédommagée de tant de sacrifices, par un mot, par un regard, qu'encore elle n'obtiendra pas toujours. Je ferai plus, je la quiterai ; et je ne connois pas cette femme, ou je n'aurai point de successeur. Elle résistera au besoin de consolation, à l'habitude du plaisir, au desir même de la vengeance. Enfin, elle n'aura existé que pour moi ; et que sa carrière soit plus ou moins longue, j'en aurai seul ouvert et fermé la barrière. Une fois parvenu à ce triomphe, je dirai à mes rivaux : « Voyez mon ouvrage, et » cherchez-en dans le siècle un second » exemple » !

Vous allez me demander d'où vient aujourd'hui cet excès de confiance ? c'est que depuis huit jours je suis dans la confidence de ma belle ; elle ne me dit pas ses secrets, mais je les surprends. Deux lettres d'elle à madame de Rosemonde, m'ont suffisamment instruit, et je ne lirai plus les autres

que par curiosité. Je n'ai absolument besoin, pour réussir, que de me rapprocher d'elle, et mes moyens sont trouvés, Je vais incessamment les mettre en usage.

Vous êtes curieuse, je crois....? Mais non, pour vous punir de ne pas croire à mes intentions, vous ne les saurez pas. Tout de bon, vous mériteriez que je vous retirasse ma confiance, au moins pour cette aventure : en effet, sans le doux prix attaché par vous à ce succès, je ne vous en parlerois plus. Vous voyez que je suis fâché. Cependant, dans l'espoir que vous vous corrigerez, je veux bien m'en tenir à cette punition légère; et revenant à l'indulgence, j'oublie un moment mes grands projets pour raisonner des vôtres avec vous.

Vous voilà donc à la campagne, ennuyeuse comme le sentiment, et triste comme la fidélité! Et ce pauvre Belleroche! vous ne vous contentez pas de lui faire boire l'eau d'oubli, vous

lui

lui en donnez la question ! Comment s'en trouve-t-il ? supporte-t-il bien les nausées de l'amour ? Je voudrois pour beaucoup qu'il ne vous en devînt que plus attaché ; je suis curieux de voir quel remède plus efficace vous parviendriez à employer. Je vous plains, en vérité, d'avoir été obligée de recourir à celui-là. Je n'ai fait qu'une fois, dans ma vie, l'amour par procédé. J'avois certainement un grand motif, puisque c'étoit à la comtesse de.... ; et vingt fois, entre ses bras, j'ai été tenté de lui dire : « Madame, je renon» ce à la place que je sollicite, et per» mettez-moi de quitter celle que j'oc» cuppe ». Aussi, de toutes les femmes que j'ai eues, c'est la seule dont j'ai vraiment plaisir à dire du mal.

Pour votre motif à vous je le trouve, à vrai dire, d'un ridicule rare ; et vous aviez raison de croire que je ne devinerois pas le successeur. Quoi ! c'est pour Danceny que vous vous donnez toute cette peine-là ! Eh, ma chère

amie, laissez-le adorer *sa vertueuse Cécile*, et ne vous compromettez pas dans ces jeux d'enfans. Laissez les écoliers se former auprès des *bonnes*, ou jouer avec les pensionnaires *à de petits jeux innocens*. Comment allez-vous vous charger d'un novice qui ne saura ni vous prendre ni vous quitter, et avec qui il vous faudra tout faire? Je vous le dis sérieusement, je désapprouve ce choix, et quelque secret qu'il restât, il vous humilieroit au moins à mes yeux et dans votre conscience.

Vous prenez, dites-vous, beaucoup de goût pour lui: allons donc, vous vous trompez sûrement, et je crois même avoir trouvé la cause de votre erreur. Ce beau dégoût de Belleroche vous est venu dans un temps de disette, et Paris ne vous offrant pas de choix, vos idées, toujours trop vives, se sont portées sur le premier objet que vous avez rencontré. Mais songez qu'à votre retour, vous pourrez choisir entre mille; et si enfin vous redoutez l'inac-

tion dans laquelle vous risquez de tomber en différant, je m'offre à vous pour amuser vos loisirs.

D'ici à votre arrivée, mes grandes affaires seront terminées de manière ou d'autre; et sûrement, ni la petite Volanges, ni la Présidente elle-même, ne m'occuperont pas assez alors, pour que je ne sois pas à vous autant que vous le desirerez. Peut-être même, d'ici là, aurai-je déjà remis la petite fille aux mains de son discret amant. Sans convenir, quoique vous en disiez, que ce ne soit pas une jouissance *attachante*, comme j'ai le projet qu'elle garde de moi toute sa vie une idée supérieure à celle de tous les autres hommes, je me suis mis, avec elle, sur un ton que je ne pourrois soutenir long-temps sans altérer ma santé; et dès ce moment, je ne tiens plus à elle, que par le soin qu'on doit aux affaires de famille....

Vous ne m'entendez pas?... C'est que j'attends une seconde époque pour

confirmer mon espoir, et m'assurer que j'ai pleinement réussi dans mes projets. Oui, ma belle amie, j'ai déjà un premier indice que le mari de mon écolière ne courra pas le risque de mourir sans postérité; et que le chef de la maison de Gercourt ne sera à l'avenir qu'un cadet de celle de Valmont. Mais laissez-moi finir à ma fantaisie cette aventure que je n'ai entreprise qu'à votre prière. Songez que si vous rendez Danceny inconstant, vous ôtez tout le piquant de cette histoire. Considérez enfin, que m'offrant pour représenter auprès de vous, j'ai, ce me semble, quelques droits à la préférence.

J'y compte si bien, que je n'ai pas craint de contrarier vos vues, en concourant moi-même à augmenter la tendre passion du discret amoureux, pour le premier et digne objet de son choix. Ayant donc trouvé hier votre pupille occupée à lui écrire, et l'ayant dérangée d'abord de cette douce occupation

pour une autre plus douce encore, je lui ai demandé, après, de voir sa lettre ; et comme je l'ai trouvée froide et contrainte, je lui ai fait sentir que ce n'étoit pas ainsi qu'elle consoleroit son amant, et je l'ai décidée à en écrire une autre sous ma dictée, où en imitant du mieux que j'ai pu son petit radotage, j'ai tâché de nourrir l'amour du jeune homme, par un espoir certain. La petite personne étoit toute ravie, me disoit-elle, de se trouver parler si bien ; et dorénavant, je serai chargé de la correspondance. Que n'aurai-je pas fait pour ce Danceny? J'aurai été à la fois son ami, son confident, son rival et sa maîtresse ! Encore, en ce moment, je lui rends le service de le sauver de vos liens dangereux. Oui, sans doute, dangereux ; car vous posséder et vous perdre, c'est acheter un moment de bonheur par une éternité de regrets.

Adieu, ma belle amie ; ayez le courage de dépêcher Belleroche le plus

que vous pourrez. Laissez-là Danceny, et préparez-vous à retrouver, et à me rendre les délicieux plaisirs de notre première liaison.

P. S. Je vous fais compliment sur le jugement prochain du grand procès. Je serai fort aise que cet heureux événement arrive sous mon règne.

Du château de..... ce 19 octobre 17**.

LETTRE CXVI.

Le chevalier DANCENY à CÉCILE VOLANGES.

MADAME de Merteuil est partie ce matin pour la campagne ; ainsi, ma charmante Cécile, me voilà privé du seul plaisir qui me restoit en votre absence, celui de parler de vous à votre amie et à la mienne. Depuis quelque temps, elle m'a permis de lui donner ce titre; et j'en ai profité avec d'autant

plus d'empressement, qu'il me sembloit par-là me rapprocher de vous davantage. Mon dieu! que cette femme est aimable! et quel charme flatteur elle sait donner à l'amitié! Il semble que ce doux sentiment s'embellisse et se fortifie chez elle, de tout ce qu'elle refuse à l'amour. Si vous saviez comme elle vous aime, comme elle se plaît à m'entendre lui parler de vous!.... C'est là sans doute ce qui m'attache autant à elle. Quel bonheur de pouvoir vivre uniquement pour vous deux, de passer sans cesse des délices de l'amour aux douceurs de l'amitié, d'y consacrer toute mon existence, d'être en quelque sorte le point de réunion de votre attachement réciproque, et de sentir toujours que m'occupant du bonheur de l'une, je travaillerois également à celui de l'autre! Aimez, aimez beaucoup, ma charmante amie, cette femme adorable. L'attachement que j'ai pour elle, donnez-y plus de prix encore, en le partageant. Depuis que j'ai goûté

le charme de l'amitié, je desire que vous l'éprouviez à votre tour. Les plaisirs que je ne partage pas avec vous, il me semble n'en jouir qu'à moitié. Oui, ma Cécile, je voudrois entourer votre cœur de tous les sentimens les plus doux ; que chacun de ses mouvemens vous fît éprouver une sensation de bonheur; et je croirois encore ne pouvoir jamais vous rendre qu'une partie de la félicité que je tiendrois de vous.

Pourquoi faut-il que ces projets charmans ne soient qu'une chimère de mon imagination, et que la réalité ne m'offre au contraire que des privations douloureuses et indéfinies ! L'espoir que vous m'aviez donné de vous voir à cette campagne, je m'apperçois bien qu'il faut y renoncer. Je n'ai plus de consolation que celle de me persuader qu'en effet cela ne vous est pas possible. Et vous négligez de me le dire, de vous en affliger avec moi ! Déjà, deux fois, mes plaintes à ce sujet sont restées sans réponse. Ah, Cécile ! Cécile, je

crois bien que vous m'aimez de toutes les facultés de votre ame; mais votre ame n'est pas brûlante comme la mienne ! que n'est-ce à moi à lever les obstacles ? pourquoi ne sont-ce pas mes intérêts qu'il me faille ménager au lieu des vôtres, je saurois bientôt vous prouver que rien n'est impossible à l'amour.

Vous ne me mandez pas non plus quand doit finir cette absence cruelle ; au moins, ici, peut-être vous verrois-je. Vos charmans regards ranimeroient mon ame abattue ; leur touchante expression rassureroit mon cœur, qui quelquefois en a besoin. Pardon, ma Cécile ; cette crainte n'est pas un soupçon. Je crois à votre amour, à votre constance. Ah ! je serois trop malheureux, si j'en doutois. Mais tant d'obstacles ! et toujours renouvellés ! Mon amie, je suis triste, bien triste. Il semble que ce départ de madame de Merteuil ait renouvellé en moi le sentiment de tous mes malheurs.

Adieu, ma Cécile; adieu, ma bien-aimée. Songez que votre amant s'afflige, et que vous pouvez seule lui rendre le bonheur.

Paris, ce 17 octobre 17**.

LETTRE CXVII.

Cécile Volanges au chevalier Danceny.

(Dictée par Valmont.)

Croyez-vous donc, mon bon ami, que j'aie besoin d'être grondée pour être triste, quand je sais que vous vous affligez? et doutez-vous que je ne souffre autant que vous de toutes vos peines? Je partage même celles que je vous cause involontairement; et j'ai de plus que vous, de voir que vous ne me rendez pas justice. Oh! cela n'est pas bien. Je vois bien ce qui vous fâche; c'est que les deux dernières fois

que vous m'avez demandé de venir ici, je ne vous ai pas répondu à cela: mais cette réponse est-elle donc si aisée à faire ? Croyez-vous que je ne sache pas que ce que vous voulez est bien mal ? et pourtant, si j'ai déjà tant de peine à vous refuser de loin, que seroit-ce donc si vous étiez là ? Et puis, pour avoir voulu vous consoler un moment, je resterois affligée toute ma vie.

Tenez, je n'ai rien de caché pour vous, moi; voilà mes raisons, jugez vous-même. J'aurois peut-être fait ce que vous voulez, sans ce que je vous ai mandé, que ce M. de Gercourt, qui cause tout notre chagrin, n'arrivera pas encore de si-tôt; et comme depuis quelque temps, maman me témoigne beaucoup plus d'amitié, comme, de mon côté, je la caresse le plus que je peux; qui sait ce que je pourrai obtenir d'elle? Et si nous pouvions être heureux sans que je n'aie rien à me reprocher, est-ce que cela ne vau-

droit pas bien mieux ? Si j'en crois ce qu'on m'a dit souvent, les hommes même n'aiment plus tant leurs femmes, quand elles les ont trop aimés avant de l'être. Cette crainte là me retient encore plus que tout le reste. Mon ami, n'êtes-vous pas sûr de mon cœur, et ne sera-t-il pas toujours temps ?

Ecoutez, je vous promets que si je ne peux pas éviter le malheur d'épouser M. de Gercourt, que je hais déjà tant avant de le connoître, rien ne me retiendra plus pour être à vous autant que je pourrai, et même avant tout. Comme je ne me soucie d'être aimée que de vous, et que vous verrez bien que si je fais mal, il n'y aura pas de ma faute, le reste me sera bien égal ; pourvu que vous me promettiez de m'aimer toujours autant que vous faites. Mais, mon ami, jusques-là, laissez-moi continuer comme je fais ; et ne me demandez plus une chose que j'ai de bonnes raisons pour ne pas faire, et que pourtant il me fâche de vous refuser,

Je voudrois bien aussi que M. de Valmont ne fût pas si pressant pour vous ; cela ne sert qu'à me rendre plus chagrine encore. Oh ! vous avez là un bien bon ami, je vous assure ! Il fait tout comme vous feriez vous-même. Mais adieu, mon cher ami ; j'ai commencé bien tard à vous écrire, et j'y ai passé une partie de la nuit. Je vas me coucher et réparer le temps perdu. Je vous embrasse, mais ne me grondez plus.

Du château de... ce 18 octobre 17**.

LETTRE CXVIII.

Le chevalier DANCENY *à la marquise* DE MERTEUIL.

Si j'en crois mon almanach, il n'y a, mon adorable amie, que deux jours que vous êtes absente; mais si j'en crois mon cœur, il y a deux mois. Or, je le tiens de vous-même, c'est toujours

son cœur qu'il en faut croire ; il est donc bien temps que vous reveniez, et toutes vos affaires doivent être plus que finies. Comment voulez-vous que je m'intéresse à votre procès, si, perte ou gain, j'en dois également payer les frais par l'ennui de votre absence ? Oh! que j'aurois envie de quereller ! et qu'il est triste, avec un si beau sujet, d'avoir de l'humeur, de n'avoir pas le droit d'en montrer !

N'est-ce pas cependant une véritable infidélité, une noire trahison, que de laisser votre ami loin de vous, après l'avoir accoutumé à ne pouvoir plus se passer de votre présence ? Vous aurez beau consulter vos avocats, ils ne vous trouveront pas de justification pour ce mauvais procédé ; et puis, ces gens-là ne disent que des raisons, et des raisons ne suffisent pas pour répondre à des sentimens.

Pour moi, vous m'avez tant dit que c'étoit par raison que vous faisiez ce voyage, que vous m'avez tout-à-fait

brouillé avec elle. Je ne veux plus du tout l'entendre, pas même quand elle me dit de vous oublier. Cette raison-là est pourtant bien raisonnable; et au fait, cela ne seroit pas si difficile que vous pourriez le croire. Il suffiroit seulement de perdre l'habitude de penser toujours à vous: et rien ici, je vous assure, ne vous rappelleroit à moi.

Nos plus jolies femmes, celles qu'on dit les plus aimables, sont encore si loin de vous, qu'elles ne pourroient en donner qu'une bien foible idée. Je crois même qu'avec des yeux exercés, plus on a cru d'abord qu'elles vous ressembloient, plus on y trouve après de différence: elles ont beau faire, beau y mettre tout ce qu'elles savent, il leur manque toujours d'être vous, et c'est positivement là qu'est le charme. Malheureusement, quand les journées sont si longues, et qu'on est désoccupé, on rêve, on fait des châteaux en Espagne, on se crée sa chimère; peu à peu l'imagination s'exalte: on

veut embellir son ouvrage, on rassemble tout ce qui peut plaire, on arrive enfin à la perfection; et dès qu'on en est là, le portrait ramène au modèle, et on est tout étonné de voir qu'on n'a fait que songer à vous.

Dans ce moment même je suis encore la dupe d'une erreur à-peu-près semblable. Vous croyez peut-être que c'étoit pour m'occuper de vous, que je me suis mis à vous écrire? point du tout : c'est pour m'en distraire. J'avois cent choses à vous dire, dont vous n'étiez pas l'objet, qui, comme vous savez, m'intéressent bien vivement; et ce sont celles-là pourtant dont j'ai été distrait. Et depuis quand le charme de l'amitié distrait-il donc de celui de l'amour? Ah! si j'y regardois de bien près, peut-être aurois-je un petit reproche à me faire! Mais chut! oublions cette légère faute, de peur d'y retomber; et que mon amie elle-même l'ignore.

Aussi, pourquoi, n'êtes-vous pas là

pour me répondre, pour me ramener si je m'égare, pour me parler de Cécile, pour augmenter, s'il est possible, le bonheur que je goûte à l'aimer, par l'idée si douce que c'est votre amie que j'aime? Oui, je l'avoue, l'amour qu'elle m'inspire m'est devenu plus précieux encore, depuis que vous avez bien voulu en recevoir la confidence. J'aime tant à vous ouvrir mon cœur, à occuper le vôtre de mes sentimens, à les y déposer sans réserve! il me semble que je les chéris davantage, à mesure que vous daignez les recueillir; et puis, je vous regarde et je me dis: C'est en elle qu'est renfermé tout mon bonheur.

Je n'ai rien de nouveau à vous apprendre sur ma situation. La dernière lettre que j'ai reçue *d'elle* augmente et assure mon espoir, mais le retarde encore. Cependant ses motifs sont si tendres et si honnêtes, que je ne puis l'en blâmer ni m'en plaindre. Peut-être n'entendez-vous pas trop bien ce que

je vous dis-là ; mais pourquoi n'êtes-vous pas ici ? Quoiqu'on dise tout à son amie, on n'ose pas tout écrire. Les secrets de l'amour, sur-tout, sont si délicats, qu'on ne peut les laisser aller ainsi sur leur bonne-foi. Si quelquefois on leur permet de sortir, il ne faut pas au moins les perdre de vue, il faut en quelque sorte les voir entrer dans leur nouvel asyle. Ah ! revenez donc, mon adorable amie ; vous voyez bien que votre retour est nécessaire. Oubliez enfin les *mille raisons* qui vous retiennent où vous êtes, ou apprenez-moi à vivre où vous n'êtes pas.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Paris, ce 16 octobre 17**.

LETTRE CXIX.

Madame DE ROSEMONDE *à la présidente* DE TOURVEL.

QUOIQUE je souffre encore beaucoup, ma chère belle, j'essaie de vous écrire moi-même, afin de pouvoir vous parler de ce qui vous intéresse. Mon neveu garde toujours sa misanthropie. Il envoie fort réguliérement savoir de mes nouvelles tous les jours ; mais il n'est pas venu une fois s'en informer lui-même, quoique je l'en aie fait prier : ensorte que je ne le vois pas plus que s'il étoit à Paris. Je l'ai pourtant rencontré ce matin, où je ne l'attendois guère. C'est dans ma chapelle, où je suis descendue pour la première fois depuis ma douloureuse incommodité. J'ai appris aujourd'hui, que depuis quatre jours il y va réguliérement en-

tendre la messe. Dieu veuille que cela dure !

Quand je suis entrée, il est venu à moi, et m'a félicitée fort affectueusement sur le meilleur état de ma santé. Comme la messe commençoit, j'ai abrégé la conversation, que je comptois bien reprendre après ; mais il a disparu avant que j'aie pu le joindre. Je ne vous cacherai pas que je l'ai trouvé un peu changé. Mais, ma chère belle, ne me faites pas repentir de ma confiance en votre raison, par des inquiétudes trop vives ; et sur-tout soyez sûre que j'aimerois encore mieux vous affliger que vous tromper.

Si mon neveu continue à me tenir rigueur, je prendrai le parti, aussi-tôt que je serai mieux, de l'aller voir dans sa chambre ; et je tâcherai de pénétrer la cause de cette singulière manie, dans laquelle je crois bien que vous êtes pour quelque chose. Je vous manderai ce que j'aurai appris. Je vous

quitte, ne pouvant plus remuer les doigts; et puis, si Adélaïde savoit que j'ai écrit, elle me gronderoit toute la soirée. Adieu, ma chère belle.

Du château de.... ce 20 octobre 17**.

LETTRE CXX.

Le vicomte DE VALMONT au pere ANSELME.

(Feuillant du couvent de la rue St-Honoré.)

Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, Monsieur: mais je sais la confiance entière qu'a en vous Madame la Présidente de Tourvel, et je sais de plus combien cette confiance est dignement placée. Je crois donc pouvoir sans indiscrétion m'adresser à vous, pour en obtenir un service bien essentiel, vraiment digne de votre saint ministère, et où l'intérêt de Madame de Tourvel se trouve joint au mien.

J'ai entre les mains des papiers importans, qui la concernent, qui ne peuvent être confiés à personne, et que je ne dois ni ne veux remettre qu'entre ses mains. Je n'ai aucun moyen de l'en instruire, parce que des raisons, que peut-être vous aurez sues d'elle, mais dont je ne crois pas qu'il me soit permis de vous instruire, lui ont fait prendre le parti de refuser toute correspondance avec moi : parti que j'avoue volontiers aujourd'hui ne pouvoir blâmer, puisqu'elle ne pouvoit prévoir des événemens auxquels j'étois moi-même bien loin de m'attendre, et qui n'étoient possibles qu'à la force plus qu'humaine qu'on est forcé d'y reconnoître.

Je vous prie donc, Monsieur, de vouloir bien l'informer de mes nouvelles résolutions, et de lui demander pour moi, une entrevue particulière, où je puisse au moins réparer, en partie, mes torts par mes excuses ; et, pour dernier sacrifice, anéantir à ses yeux les seules traces existantes

d'une erreur ou d'une faute qui m'avoit rendu coupable envers elle.

Ce ne sera qu'après cette expiation préliinaire , m que j'oserai déposer à vos pieds l'humiliant aveu de mes longs égaremens , et implorer votre médiation pour une réconciliation bien plus importante encore , et malheureusement plus difficile. Puis - je espérer, Monsieur , que vous ne me refuserez pas des soins si nécessaires et si précieux , et que vous daignerez soutenir ma foiblesse , et guider mes pas dans un sentier nouveau , que je desire bien ardemment de suivre, mais que j'avoue , en rougissant, ne pas connoître encore ?

J'attends votre réponse avec l'impatience du repentir qui desire de réparer , et je vous prie de me croire avec autant de reconnoissance et de vénération ,

Votre très-humble , etc.

P. S. Je vous autorise, Monsieur, en cas que vous le jugiez convenable, à communiquer cette lettre en entier à madame de Tourvel, que je me ferai toute ma vie un devoir de respecter, et en qui je ne cesserai jamais d'honorer celle dont le ciel s'est servi pour ramener mon âme à la vertu, par le touchant spectacle de la sienne.

Du château de... ce 22 octobre 17**.

LETTRE CXXI.

La marquise DE MERTEUIL *au chevalier* DANCENY.

J'AI reçu votre lettre, mon trop jeune ami; mais avant de vous remercier, il faut que je vous gronde, et je vous préviens que si vous ne vous corrigez pas, vous n'aurez plus de réponse de moi. Quittez donc, si vous m'en croyez, ce ton de cajolerie, qui n'est plus que du jargon, dès qu'il n'est pas l'expres-

sion

sion de l'amour. Est-ce donc là le style de l'amitié ? non, mon ami, chaque sentiment a son langage qui lui convient, et se servir d'un autre, c'est déguiser la pensée qu'on exprime. Je sais bien que nos petites femmes n'entendent rien de ce qu'on peut leur dire, s'il n'est traduit, en quelque sorte, dans ce jargon d'usage; mais je croyois mériter, je l'avoue, que vous me distinguassiez d'elles. Je suis vraiment fâchée, et peut-être plus que je ne devrois l'être, que vous m'ayez si mal jugée.

Vous ne trouverez donc dans ma lettre que ce qui manque à la vôtre, franchise et simplesse. Je vous dirai bien, par exemple, que j'aurois grand plaisir à vous voir, et que je suis contrariée de n'avoir auprès de moi que des gens qui m'ennuient, au lieu de gens qui me plaisent; mais vous, cette même phrase, vous la traduisez ainsi: *Apprenez-moi à vivre où vous n'êtes pas*; ensorte que quand vous serez,

je suppose, auprès de votre maîtresse, vous ne sauriez pas y vivre que je n'y sois en tiers. Quelle pitié! et ces femmes, *à qui il manque toujours d'être moi,* vous trouverez peut-être aussi que cela manque à votre Cécile! voilà pourtant où conduit un langage qui, par l'abus qu'on en fait aujourd'hui, est encore au-dessous du jargon des complimens, et ne devient plus qu'un simple protocole, auquel on ne croit pas d'avantage qu'au très-humble serviteur!

Mon ami, quand vous m'écrivez, que ce soit pour me dire votre façon de penser et de sentir, et non pour m'envoyer des phrases que je trouverai, sans vous, plus ou moins bien dites dans le premier roman du jour. J'espère que vous ne vous fâcherez pas de ce que je vous dis-là, quand même vous y verriez un peu d'humeur; car je ne nie pas d'en avoir: mais pour éviter jusqu'à l'air du défaut que je vous reproche, je ne vous dirai pas que cette humeur est peut-être un peu augmen-

tée par l'éloignement où je suis de vous. Il me semble qu'à tout prendre, vous valez mieux qu'un procès et deux avocats, et peut-être même encore que *l'attentif* Belleroche.

Vous voyez qu'au lieu de vous désoler de mon absence, vous devriez vous en féliciter; car jamais je ne vous avois fait un si beau compliment. Je crois que l'exemple me gagne, et que je veux vous dire aussi des cajoleries; mais non, j'aime mieux m'en tenir à ma franchise; c'est donc elle seule qui vous assure de ma tendre amitié, et de l'intérêt qu'elle m'inspire. Il est fort doux d'avoir un jeune ami, dont le cœur est occupé ailleurs. Ce n'est pas là le systême de toutes les femmes; mais c'est le mien. Il me semble qu'on se livre, avec plus de plaisir, à un sentiment dont on ne peut rien avoir à craindre: aussi j'ai passé pour vous, d'assez bonne heure peut-être, au rôle de confidente. Mais vous choisissez vos maîtresses si jeunes, que vous m'avez

fait appercevoir pour la première fois, que je commence à être vieille ! C'est bien fait à vous de vous préparer ainsi une longue carrière de constance, et je vous souhaite de tout mon cœur qu'elle soit réciproque.

Vous avez raison de vous rendre *aux motifs tendres et honnêtes*, qui, à ce que vous me mandez, *retardent votre bonheur.* La longue défense est le seul mérite qui reste à celles qui ne résistent pas toujours ; et ce que je trouverois impardonnable à toute autre qu'à un enfant comme la petite Volanges, seroit de ne pas savoir fuir un danger, dont elle a été suffisamment avertie par l'aveu qu'elle a fait de son amour. Vous autres hommes, vous n'avez pas d'idée de ce qu'est la vertu, et de qu'il en coûte pour la sacrifier ! Mais pour peu qu'une femme raisonne, elle doit savoir qu'indépendamment de la faute qu'elle commet, une foiblesse est pour elle le plus grand des malheurs ; et je ne conçois pas qu'aucune s'y

laisse jamais prendre, quand elle peut avoir un moment pour y réfléchir.

N'allez pas combattre cette idée, car c'est elle qui m'attache principalement à vous. Vous me sauverez des dangers de l'amour; et quoique j'aie bien su sans vous m'en défendre jusqu'à présent, je consens à en avoir de la reconnoissance, et je vous en aimerai mieux et davantage.

Sur ce, mon cher Chevalier, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Du château de..... ce 22 octobre 17**

LETTRE CXXII.

Madame DE ROSEMONDE *à la présidente* DE TOURVEL.

J'ESPÉROIS, mon aimable fille, pouvoir enfin calmer vos inquiétudes; et je vois au contraire avec chagrin, que je vais les augmenter encore. Cal-

mez-vous cependant; mon neveu n'est par en danger : on ne peut pas même dire qu'il soit réellement malade. Mais il se passe sûrement en lui quelque chose d'extraordinaire. Je n'y comprends rien ; mais je suis sortie de sa chambre avec un sentiment de tristesse, peut-être même d'effroi, que je me reproche de vous faire partager, et dont cependant je ne puis m'empêcher de causer avec vous. Voici le récit de ce qui s'est passé : vous pouvez être sûre qu'il est fidèle ; car je vivrois quatre-vingts autres années, que je n'oublierois pas l'impression que m'a faite cette triste scène.

J'ai donc été ce matin chez mon neveu ; je l'ai trouvé écrivant, et entouré de différens tas de papiers, qui avoient l'air d'être l'objet de son travail. Il s'en occupoit au point, que j'étois déjà au milieu de sa chambre, qu'il n'avoit pas encore tourné la tête pour savoir qui entroit. Aussi-tôt qu'il m'a apperçue, j'ai très-bien remarqué qu'en se levant,

il s'efforçoit de composer sa figure, et peut-être même est-ce là ce qui m'y a fait faire plus d'attention. Il étoit, à la vérité, sans toilette et sans poudre; mais je l'ai trouvé pâle et défait, et ayant sur-tout la physionomie altérée. Son regard que nous avons vu si vif et si gai, étoit triste et abattu; enfin, soit dit entre nous, je n'aurois pas voulu que vous le vissiez ainsi : car il avoit l'air très-touchant, et très-propre, à ce que je crois, à inspirer cette tendre pitié, qui est un des plus dangereux pièges de l'amour.

Quoique frappée de mes remarques, j'ai pourtant commencé la conversation comme si je ne m'étois apperçue de rien. Je lui ai d'abord parlé de sa santé, et sans me dire qu'elle soit bonne, il ne m'a point articulé pourtant qu'elle fût mauvaise. Alors je me suis plainte de sa retraite, qui avoit un peu l'air d'une manie, et je tâchois de mêler un peu de gaieté à ma petite réprimande; mais lui m'a répondu seule-

ment, et d'un ton pénétré : « C'est un tort
» de plus, je l'avoue ; mais il sera réparé
» avec les autres ». Son air, plus encore que ses discours, a un peu dérangé mon enjouement, et je me suis hâtée de lui dire qu'il mettoit trop d'importance à un simple reproche de l'amitié.

Nous nous sommes donc remis à causer tranquillement. Il m'a dit, peu de temps après, que peut-être une affaire, *la plus grande affaire de sa vie*, le rappelleroit bien-tôt à Paris : mais comme j'avois peur de la deviner, ma chère belle, et que ce début ne me menât à une confidence dont je ne voulois pas, je ne lui ai fait aucune question, et je me suis contentée de lui répondre que plus de dissipation seroit utile à sa santé. J'ai ajouté que, pour cette fois, je ne lui ferois aucune instance, aimant mes amis pour eux-mêmes ; c'est à cette phrase si simple, que serrant mes mains, et parlant avec une véhémence que je ne puis vous rendre : « Oui, ma
» tante, m'a-t-il dit, aimez, aimez

» beaucoup un neveu qui vous respec-
» te et vous chérit, et, comme vous
» dites, aimez-le pour lui-même. Ne
» vous affligez pas de son bonheur, et
» ne troublez, par aucun regret, l'é-
» ternelle tranquillité dont il espère
» jouir bientôt. Répétez-moi que
» vous m'aimez, que vous me pardon-
» nerez; oui, vous me pardonnerez,
» je connois votre bonté: mais com-
» ment espérer la même indulgen-
» ce de ceux que j'ai tant offensés».
Alors il s'est baissé sur moi, pour me cacher, je crois, des marques de douleur, que le son de sa voix me décéloit malgré lui.

Emue plus que je ne puis vous dire, je me suis levée précipitamment; et sans doute il a remarqué mon effroi; car sur le champ, se composant davantage: « Pardon, a-t-il repris, par-
» don, Madame; je sens que je m'é-
» gare malgré moi. Je vous prie d'ou-
» blier mes discours, et de vous sou-
» venir seulement de mon profond

» respect. Je ne manquerai pas, a-t-il » ajouté, d'aller vous en renouveller » l'hommage avant mon départ ». Il m'a semblé que cette dernière phrase m'engageroit à terminer ma visite; et je me suis en allée en effet.

Mais plus j'y réfléchis, et moins je devine ce qu'il a voulu dire. Quelle est cette affaire, *la plus grande de sa vie?* à quel sujet me demande-t-il pardon? d'où lui est venu cet attendrissement involontaire en me parlant? Je me suis déjà fait ces questions mille fois, sans pouvoir y répondre. Je ne vois même rien là qui ait rapport à vous: cependant, comme les yeux de l'amour sont plus clairvoyans que ceux de l'amitié, je n'ai voulu vous laisser rien ignorer de ce qui s'est passé entre mon neveu et moi.

Je me suis reprise à quatre fois pour écrire cette longue lettre, que je ferois plus longue encore, sans la fatigue que je ressens. Adieu, ma chère belle.

Du château de..... ce 25 octobre 17**.

LETTRE CXXIII.

Le père ANSELME, *au vicomte* DE VALMONT.

J'AI reçu, Monsieur le Vicomte, la lettre dont vous m'avez honoré ; et dès hier, je me suis transporté, suivant vos desirs, chez la personne en question. Je lui ai exposé l'objet et les motifs de la démarche que vous demandiez de faire auprès d'elle. Quelque attachée que je l'aie trouvée au parti sage qu'elle avoit pris d'abord, sur ce que je lui ai remontré qu'elle risquoit peut-être par son refus de mettre obstacle à votre heureux retour, et de s'opposer ainsi, en quelque sorte, aux vues miséricordieuses de la providence, elle a consenti à recevoir votre visite, à condition, toutefois, que ce sera la dernière, et m'a chargé de vous annoncer qu'elle seroit chez elle jeudi prochain, 28. Si ce jour ne pouvoit pas

vous convenir, vous voudriez bien l'en informer et lui en indiquer un autre. Votre lettre sera reçue.

Cependant, monsieur le Vicomte, permettez-moi de vous inviter à ne pas différer sans de fortes raisons, afin de pouvoir vous livrer plutôt et plus entièrement aux dispositions louables que vous me témoignez. Songez que celui qui tarde à profiter du moment de la grace, s'expose à ce qu'elle lui soit retirée; que si la bonté divine est infinie, l'usage en est pourtant réglé par la justice; et qu'il peut venir un moment où le Dieu de miséricorde se change en un Dieu de Vengeance.

Si vous continuez à m'honorer de votre confiance, je vous prie de croire que tous mes soins vous seront acquis, aussi-tôt que vous le desirerez; quelles que grandes que soient mes occupations, mon affaire la plus importante sera toujours de remplir les devoirs du saint ministère, auquel je me suis particulièrement dévoué; et le moment

le

le plus beau de ma vie, celui où je verrai mes efforts prospérer par la bénédiction du Tout-puissant. Foibles pécheurs que nous sommes, nous ne pouvons rien par nous-mêmes! Mais le Dieu qui vous rappelle peut tout; et nous devrons également à sa bonté, vous, le desir constant de vous rejoindre à lui, et moi les moyens de vous y conduire. C'est avec son secours, que j'espère vous convaincre bientôt, que la religion sainte peut donner seule, même en ce monde, le bonheur solide et durable qu'on cherche vainement dans l'aveuglement des passions humaines.

J'ai l'honneur d'être, avec une respectueuse considération, etc.

Paris, ce 25 octobre 17**.

LETTRE CXXVI.

La présidente DE TOURVEL *à madame* DE ROSEMONDE.

Au milieu de l'étonnement où m'a jettée, Madame, la nouvelle que j'ai apprise hier, je n'oublie pas la satisfaction qu'elle doit vous causer, et je me hâte de vous en faire part. M. de Valmont ne s'occupe plus ni de moi ni de son amour, et ne veut plus que réparer, par une vie plus édifiante, les fautes, ou plutôt les erreurs de sa jeunesse. J'ai été informée de ce grand événement par le père Anselme, auquel il s'est adressé pour le diriger à l'avenir, et aussi pour lui ménager une entrevue avec moi, dont je juge que l'objet principal est de me rendre mes lettres qu'il avoit gardées jusqu'ici, malgré la demande contraire que je lui avois faite.

Je ne puis, sans doute, qu'applaudir

à cet heureux changement, et m'en féliciter, si, comme on le dit, j'ai pu y concourir en quelque chose. Mais pourquoi falloit-il que j'en fusse l'instrument, et qu'il m'en coûtât le repos de ma vie? Le bonheur de M. de Valmont ne pouvoit-il arriver jamais que par mon infortune? Oh! mon indulgente amie, pardonnez-moi cette plainte. Je sais qu'il ne m'appartient pas de sonder les décrets de Dieu: mais tandis que je lui demande sans cesse et toujours vainement, la force de vaincre mon malheureux amour, il la prodigue à celui qui ne la lui demandoit pas, et me laisse, sans secours, entièrement livrée à ma foiblesse.

Mais étouffons ce coupable murmure. Ne sais-je pas que l'enfant prodigue, à son retour, obtint plus de graces de son père, que le fils qui ne s'étoit jamais absenté? Quel compte avons nous à demander à celui qui ne nous doit rien? et quand il seroit possible que nous eussions quelques droits auprès

de lui, quels pourroient être les miens? Me vanterois-je d'une sagesse, que déjà je ne dois qu'à Valmont ? Il m'a sauvée, et j'oserois me plaindre en souffrant pour lui ! Non: mes souffrances me seront chères, si son bonheur en est le prix. Sans doute il falloit qu'il revînt à son tour au père commun. Le Dieu qui l'a formé devoit chérir son ouvrage. Il n'avoit point créé cet être charmant, pour n'en faire qu'un réprouvé. C'est à moi de porter la peine de mon audacieuse imprudence; ne devois-je pas sentir que, puisqu'il m'étoit défendu de l'aimer, je ne devois pas me permettre de le voir?

Ma faute ou mon malheur est de m'être refusée trop long-temps à cette vérité. Vous m'êtes témoin, ma chère et digne amie, que je me suis soumise à ce sacrifice, aussi-tôt que j'en ai reconnu la nécessité : mais, pour qu'il fût entier, il y manquoit que M. de Valmont ne le partageât point. Vous avouerai-je que cette idée est à présent

ce qui me tourmente le plus? Insupportable orgueil, qui adoucit les maux que nous éprouvons, par ceux que nous faisons souffrir! Ah! je vaincrai ce cœur rebelle, je l'accoutumerai aux humiliations.

C'est sur-tout pour y parvenir que j'ai enfin consenti à recevoir jeudi prochain, la pénible visite de M. de Valmont. Là, je l'entendrai me dire lui-même que je ne lui suis plus rien, que l'impression foible et passagère que j'avois faite sur lui, est entièrement effacée! Je verrai ses regards se porter sur moi, sans émotion, tandis que la crainte de déceler la mienne me fera baisser les yeux. Ces mêmes lettres qu'il refusa si long-temps à mes demandes réitérées, je les recevrai de son indifférence; il me les remettra comme des objets inutiles, et qui ne l'intéressent plus; et mes mains tremblantes, en recevant ce dépôt honteux, sentiront qu'il leur est remis

d'une main ferme et tranquille ! Enfin, je le verrai s'éloigner..... s'éloigner pour jamais, et mes regards qui le suivront, ne verront pas les siens se retourner sur moi !

Et j'étois réservée à tant d'humiliation ! Ah ! que du moins je me la rende utile, en me pénétrant par elle du sentiment de ma foiblesse..... Oui, ces lettres qu'il ne se soucie plus de garder, je les conserverai précieusement. Je m'imposerai la honte de les relire chaque jour, jusqu'à ce que mes larmes en aient effacé les dernières traces ; et les siennes, je les brûlerai comme infectées du poison dangereux qui a corrompu mon ame. Oh ! qu'est-ce donc que l'amour, s'il nous fait regretter jusqu'aux dangers auxquels il nous expose ; si, sur-tout, on peut craindre de le ressentir encore, même alors qu'on ne l'inspire plus ! Fuyons cette passion funeste, qui ne laisse de choix qu'entre la honte et le malheur,

et souvent même les réunit tous deux; et qu'au moins la prudence remplace la vertu.

Que ce jeudi est encore loin! que ne puis-je consommer à l'instant ce douloureux sacrifice, et en oublier à-la-fois et la cause et l'objet! Cette visite m'importune; je me repens d'avoir promis. Eh! qu'a-t-il besoin de me revoir encore? que sommes-nous à présent l'un à l'autre? S'il m'a offensée, je le lui pardonne. Je le félicite même de vouloir réparer ses torts; je l'en loue. Je ferai plus, je l'imiterai; et séduite par les mêmes erreurs, son exemple me ramenera. Mais quand son projet est de me fuir, pourquoi commencer par me chercher? Le plus pressé pour chacun de nous, n'est-il pas d'oublier l'autre? Ah! sans doute, et ce sera dorénavant mon unique soin.

Si vous le permettez, mon aimable amie, ce sera auprès de vous que

j'irai m'occuper de ce travail difficile. Si j'ai besoin de secours, peut-être même de consolation, je n'en veux recevoir que de vous. Vous seule savez m'entendre et parler à mon cœur. Votre précieuse amitié remplira toute mon existence. Rien ne me paroîtra difficile pour seconder les soins que vous voudrez bien vous donner. Je vous devrai ma tranquillité, mon bonheur, ma vertu ; et le fruit de vos bontés pour moi, sera de m'en avoir enfin rendue digne.

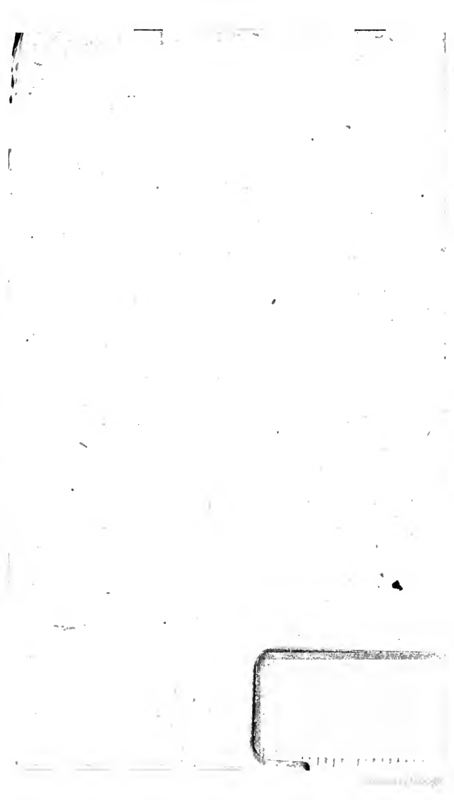
Je me suis, je crois, beaucoup égarée dans cette lettre ; je le présume au moins par le trouble où je n'ai pas cessé d'être en vous écrivant. S'il s'y trouvoit quelques sentimens dont j'aie à rougir, couvrez-les de votre indulgente amitié. Je m'en remets entièrement à elle. Ce n'est pas à vous que je veux dérober aucun des mouvemens de mon cœur.

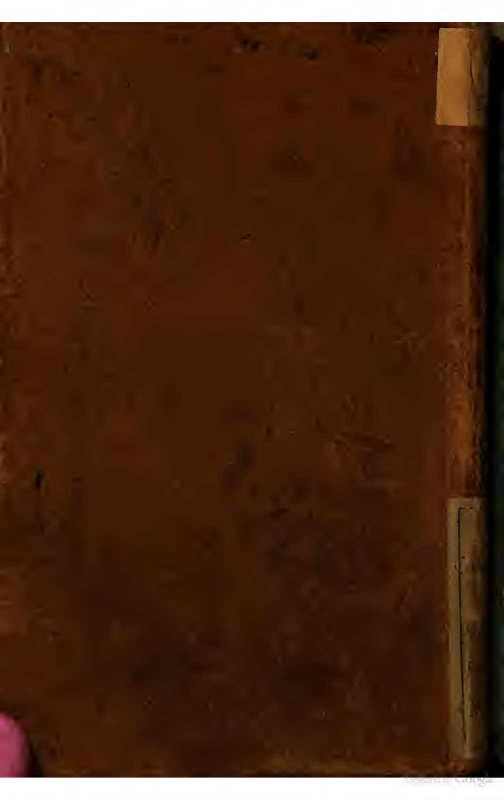
Adieu, ma respectable amie. J'es-

père, sous peu de jours, vous annoncer celui de mon arrivée.

Paris, ce 25 octobre 17**.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.





Digitized by Google